

le persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple contient vingt-quatre binômes réunis par Vincent Yersin, Dominique Brand et Marius Daniel Popescu, c'est-à-dire quarante-huit auteurs et artistes qui font la paire et dialoguent librement entre texte et image. Il coûte :

15 CHF ou 15 Euros

PARCE QU'À DEUX, C'EST TOUJOURS MIEUX

TEXTES COURTS ET ARTS GRAPHIQUES

De l'encre à l'encre, des mots aux traits Avant-propos

Voici un an, *Le Persil* a proposé à ses lecteurs de découvrir «Comme des gamins», un numéro spécial qui mariait littérature jeunesse et illustrations (n° 85-86-87, juin 2014). Lors de nos rencontres avec certains illustrateurs, d'aucuns tenaient à souligner qu'il existait une autre facette de leur travail, trop méconnue, de dessins ou de peintures qui s'adressent à un public de tout âge. Plusieurs disaient ne pas se donner de consignes précises et ne s'interdisaient que les thèmes qu'ils jugeaient choquants pour un jeune public. Nous avons saisi cette occasion pour lancer un projet qui devait leur permettre d'exercer leur art sans contrainte, parmi d'autres peintres et graphistes, hors des sentiers battus.

La consigne: des textes inédits accompagnés d'une composition graphique. Ou ce sont peut-être les textes qui accompagnent les images. Après tout, n'est-ce pas seulement la manière d'employer un outil semblable qui diffère? On dépose de l'encre... *Le Persil* a donc fait marcher son carnet d'adresse. Deux appels à contributions ont ainsi été lancés, l'un vers les amis qui dessinent, l'autre vers les plumes que nous lisons. Tous les cas de figure ont été rendus possibles: parfois, un auteur a contacté le plasticien, un ami proche ou une connaissance dont il estime le travail; parfois, c'est via le peintre que l'écrit nous est finalement arrivé. Certains se connaissent depuis toujours et travaillent ensemble, d'autres ont été mis en contact pour l'occasion.

Nous avons seulement veillé à éviter les fonds de tiroir, les resucées. Au risque d'un éclectisme pleinement assumé, le choix a été fait de ne pas prédéterminer – ni en thème ni en genre – les contenus de ces contributions libres, absolument. Le panorama s'offre large: de la poésie faite de ce que pèse le vent à la prose politique, militante; de l'abstraction inquiète à la tranquille illustration et bien sûr, entre ces pôles, toutes les nuances imaginables.

Qu'auront à dire et à montrer nos binômes en termes de dialogues et d'échos, de contraste ou d'opposition? Le spécialiste se plaira à l'exploration des rapports singuliers, tous différents, qui s'instaurent entre les expressions graphiques et scripturales. Il trouvera des noms pour qualifier cette relation, et traquera les signes d'une éventuelle primauté. Pour notre part, il aura suffi de ménager l'espace pour une rencontre et d'inciter doucement à l'action. Nous sommes heureux de présenter le résultat de ces conversations, qu'elles aient été houleuses ou feutrées.

Vincent Yersin & Dominique Brand

Parce qu'à deux, c'est toujours mieux

textes courts et arts graphiques



Sans doute un mirage

texte **Germano Zullo**

image **Albertine**

Je me souviens, il y avait ce garçon à la récré, un grand, il voulait m'apprendre à faire des têtes. On lançait le ballon avec les mains, en l'air, à la verticale et quand il retombait, on le frappait avec le front. «Saute! me disait le grand, il faut sauter!» Alors je sautais.

Le grand et moi, on avait ce ballon tout pourri et on zonait autour des autres. Les autres, ils avaient toute la cour de récréation et jouaient un vrai match, avec un bon ballon. Les buts étaient délimités par des piquets rouges et quand une équipe marquait, ils étaient contents et criaient: *Goal!*

Je ne me souviens plus très bien comment, sans doute à force de zoner autour d'eux, j'ai fini par être accepté par les autres. Le grand, lui, a disparu de ma mémoire. C'était comme s'il n'avait jamais été accepté par les autres ou comme s'il avait tout simplement refusé l'invitation des autres.

Au début, j'ai mesuré à quel point j'étais mauvais, lorsque seul devant le but, j'ai lamentablement manqué ma cible, faisant tomber sur moi la honte et le ridicule.

C'était des amis à mes parents, ils étaient venus nous rendre visite. Leur fils était un grand. Il voulait absolument voir le match à la télévision. Un match de Coupe du monde. Italie-France. Alors j'ai regardé le match avec lui. Seul avec lui. C'était mon premier match à la télévision. Au début, l'Italie perdait et puis on a gagné. Je ne me souviens plus de la manière dont on exprimait notre joie.

Quelques jours plus tard, l'Italie devait jouer contre l'Argentine. Le match passait à la télévision, mais à minuit seulement. Au coucher, j'ai demandé à mes parents de me réveiller l'heure venue. Ils m'ont promis de le faire, mais ils ne l'ont pas fait. Longtemps je crois, je suis resté fâché.

Je ne me souviens pas de mon premier but. Je me souviens que je jouais tout le temps, que je suis devenu un grand et le meilleur footballeur de la cour de récré. Je marquais beaucoup et pour exulter, je levais les deux bras au ciel, les poings fermés, en courant en direction de mon camp et en hurlant *Goal!* C'était là comme si j'avais réalisé un exploit particulièrement important, une œuvre héroïque. Et puis, il y avait beaucoup de beauté qui se révélait en moi, de courir comme ça après avoir marqué un but. Une beauté mystérieuse.

Son but, en finale de Coupe du monde contre l'Allemagne de l'Ouest, donnait à Tardelli le sentiment d'une infinie extase. Extase qui marquera l'histoire du football. Un geste tragique néanmoins où il était surtout question de vie et de mort. Je n'ai découvert ce geste de Tardelli qu'en léger différé. Au moment du but, je me suis arraché du téléviseur et j'ai couru dans la chambre de mes parents en hurlant de joie et en sautant sur le lit.

J'ai joué plus de vingt ans en club. Spécialiste de la phase défensive, je n'ai que rarement marqué. Je me souviens en particulier d'un but, lors d'une finale d'un Tournoi des campagnes. J'ai marqué et puis je me suis mis à courir en direction de mon camp, les deux bras

levés au ciel, les poings fermés et en hurlant *Goal!* Macourse fut de courte durée cependant. Mes coéquipiers eurent tôt fait de me rattraper et de m'enlacer. Dans cette étreinte festive, j'ai donné un baiser sur la joue de notre meneur de jeu. Aujourd'hui, je me demande encore ce que j'aurais pu trouver au fond de moi ce jour-là, si mes coéquipiers m'avaient laissé poursuivre mon extase jusqu'à l'infini.

Aujourd'hui, à chaque fois que cela survient, j'éprouve une profonde antipathie pour les joueurs qui, après avoir marqué, veulent à tout prix échapper à l'étreinte festive de leurs coéquipiers. Je suis sans doute jaloux, de ce que ces buteurs, en agissant de la sorte, savent pouvoir découvrir.

L'extase de Grosso, suite à son but contre l'Allemagne en demi-finale de Coupe du monde, ressemblait beaucoup à celle qu'éprouva Tardelli vingt-quatre ans plus tôt. La séquence la plus marquante, juste avant qu'il ne soit rattrapé par ses coéquipiers, était celle où il hochait vigoureusement la tête de gauche à droite. Elle donnait le sentiment que la scène lui était irréelle. J'ai regardé le match à la télévision. En solitaire. Il restait un peu moins de deux minutes avant la fin des prolongations. Le score demeurait vierge. La tension était grande. Mon corps a explosé. J'ai hurlé. Je ne me souviens pas d'avoir hurlé le mot *goal*. Je crois plutôt que c'était le cri d'une bête en furie.

Ces dernières années, j'ai souvent fait ce cauchemar où, joueur dans un match, je reçois une belle passe qui m'ouvre le champ jusqu'au but adverse. Une force invisible vient cependant me pétrifier. Mes muscles ne me répondent plus et je ne parviens à esquisser le moindre geste qu'après avoir fourni un effort considérable. Cette soudaine impuissance fait de moi un sujet de grande déception.

Pour accéder à la déchetterie, je dois traverser à pied la cour de récréation de l'école communale. Il m'arrive souvent de tomber sur un ballon, abandonné là par les enfants. Je suis irrémédiablement attiré vers lui et après avoir jeté les poubelles, je me fixe un but et je tire. L'autre jour, mon tir fut parfait. Le but marqué, j'ai agité un bras en signe de victoire et j'ai articulé un *goal* silencieux. En rentrant, je me suis imaginé courir sur le chemin qui descend dans les champs, en exultant comme Tardelli et Grosso, et à l'heure où j'écris ces lignes, je cours encore quelque part, au fond de moi et loin d'ici. Vous ne me croirez pas, mais il me semble apercevoir quelque chose à l'horizon, au-delà de la beauté mystérieuse... Sans doute un mirage.



Cuisine interne

texte **Guy Chevalley**

image **Jan Abellan**

Le contrôleur des CFF a posé une question. Votre papa, c'est René? Oui, a répondu la jeune fille. Et il fait du squash? Oui, étonnée. Vous lui passerez le bonjour, j'ai longtemps joué avec lui. Mais comment l'a-t-il reconnue? Comment a-t-il su? Vous lui ressemblez. Admettons que la génétique tisse dans le monde des liens invisibles, qu'elle peut retisser à la génération suivante, à peine troublée par des apports barbares, qu'elle néglige. Le père fut roux, sa fille aussi. Dans la lèvre supérieure, peut-être, ou l'arcature du nez, la couleur des yeux, le plissé des sourcils, il est là, tapi dans son visage juvénile, succession dynastique des peaux. Le contrôleur veut expliquer: Je vous ai même vue souvent lorsque vous étiez petite. Alors a-t-il reconnu l'enfant ou l'ami? La fille ou le père? On ne sait rien, il part en amateur de mystère contrôler des anonymes sans visage. Le propre d'un contrôleur n'est-il pas d'être physionomiste? On oublie ce talent, et celui, tragique, d'effacer sa mémoire à chaque nouveau voyage.

Tête ronde, petite moustache et regard clair. Oublions nous aussi. C'est son nom qui tout de suite me fit penser, homonymie et initiale, à Alexander Pope, auteur londonien du XVIII^e siècle. Ces brillants esprits britanniques, je les confonds tous et je les mélange avec ceux du XVII^e siècle, comme si j'errais à la Portrait Gallery. Par exemple le peintre Peter Lely (prononcez «Lili»), l'écrivain Jonathan Swift, le diariste Samuel Pepys, dont on dit souvent qu'il a relaté le Grand Incendie de Londres de 1666 alors qu'il l'a vécu, l'architecte William Chambers et ses chinoiseries, sans parler des Christopher Wren, Joshua Reynolds, Thomas Gainsborough, George Romney, les *Sir*, les *Duke*, les *Earl*, le Kit-Cat Club, ou d'un éclectique William Hamilton, dont la femme, Lady Hamilton, passa du rang de danseuse, en clair putain, à celui d'ambassadrice à Naples et fricota avec le Lord amiral Nelson. Et je m'égare parmi les destins des peintres, écrivains, architectes, philosophes, hommes d'affaires, tous ces hommes sans femme. Les noms volent dans cette Angleterre industrielle, préindustrielle, déjà marchande. Elle a tout compris, l'Angleterre.

Pope était un catholique caché dans une monarchie au culte réformé. Il a traduit Homère et cela lui est monté à la tête. Son poème le plus célèbre se nomme *La Dunciade*, sorte d'*Iliade* satirique, dont le nom provient

de *dunce*, imbécile ou âne. Ces épopées reniflent toujours la cuisine: je les mets dans le même pot que les hachis & purées en tout genre: persillade, anchoyade, tapenade... Comme si les héros devaient, en bonne espèce aromatique, finir débités en petits morceaux.

Dans l'immeuble en face, on aperçoit les cuisines par la fenêtre, entassées les unes sur les autres. Il est l'heure de manger bientôt. La nuit tombe, grise d'abord, noire enfin, et les plafonniers s'allument, les néons sur l'évier, les halos furtifs des frigos. Au troisième étage, une jeune femme aux gestes nerveux accumule les transbordements d'aliments, désordre, enfant, repas du soir. Tout semble compliqué, saturé, urgent. Au deuxième, un Eurasien solide en débardeur bleu marine, trop large, coupe avec régularité et méthode, citronnelle en bâton ou feuilles de coriandre, mot d'un genre trouble, le coriandre, la coriandre, d'une grande lame. Ses cheveux noirs et lisses sont tirés sur son crâne et ramassés en un petit chignon dense, comme une prune sèche, nouée au cordeau. Il s'active et ça fume. Saveurs déconstruites et reconstruites. Habileté, expérience, patience dans la jeunesse. Je devine la moiteur du corps et de l'odeur, la buée passant sur son front et ses tempes, contre ses yeux mi-clos.

Chez nous, l'autre en face, la courge en manteau d'ail et de thym dore dans le four qui ronronne. Nous sommes les intellectuel-le-s végétariens porteurs de lunettes, qui boivent trop de thé et entassent les livres sur la table. Toujours ce besoin humain de se tenir tout en s'observant. Il existe des distances légales entre deux bâtiments, qui n'empêchent pas nos vies de s'entremêler. Nous nous voyons. Nous nous groupons. Nous nous invitons à manger. Nous voisinons. Nous formons des clubs. Nous faisons du squash. Les visages passent et pâlisent. Il nous faut des astuces mnémotechniques. Et c'est drôle d'être textuellement parti du train, en train, pour finir à la cuisine. Car c'est là que j'allais depuis le début, dans la cuisine d'une amie. Elle a deux frères et je reconnais l'un à ce qu'il est plus grand que l'autre. Il porte le prénom d'un lord amiral; il est donc nécessairement plus grand. Il se pourrait qu'il aille vivre en Angleterre.



De la poudre aux yeux

texte Julie Guinand

image Cecile Weibel

Si l'on en croit les séries télé, la lessive est un rituel plein de magie et de rebondissements. La buanderie (publique ou domestique) est un lieu presque sacré où naissent les confidences et où s'opèrent de subtils jeux de séduction. Dans l'épisode 5 de la saison 1 de *Friends*, par exemple, Ross et Rachel se donnent rendez-vous dans un pressing new-yorkais. Après quelques bourdes, rires et roulements de tambour, les vêtements blancs de Rachel ressortent roses, intégralement roses, ce qui au fond n'est pas si grave puisque la jeune femme ose affronter sa terrible adversaire, une mégère au tarbouch alerno et embrasse Ross pour la toute première fois.

Deneth lave ses habits à la main, dans la douche étriquée de son studio. Couturière, elle connaît la valeur des étoffes et tient à conserver l'éclat des coloris et l'élasticité des fibres.

Chez moi, la lessive est une activité bien moins glamour. Le vendredi (jour assigné par les concierges de mon immeuble), je jette pêle-mêle une boule d'habits dans un sac Ikea. Je descends les deux étages qui mènent à la buanderie, fourgue les vêtements sans les trier dans le tambour de la machine, ajoute une poudre bio anti-allergène et enclenche le programme mini. Comme je ne suis pas super prévoyante, il arrive (tous les trois mois environ) que ma carte soit vidée de son solde. Je dois alors remonter penaudement mon tas de linge sale.

Marie utilise des noix de lavage achetées aux Magasins du monde. Les noix, enfermées dans de petits sachets en coton, ne supportent pas plus de quatre utilisations. Pour s'y retrouver dans son décompte, Marie a instauré un système de quatre crochets plantés l'un à côté de l'autre et déplace les sachets au gré de leur lavage.

En voyage, il arrive que la lessive s'imprègne d'un parfum d'aventure. Dans un camping de la dune du Pilat, nous avons tendu une ficelle bon marché entre deux pins parasol. A Kyoto, nous avons dépendu en quatrième vitesse nos t-shirts et sous-vêtements déjà gorgés d'une pluie tiède. Ma chaussette a été emportée par les rafales, elle pave peut-être encore les jardins de Nijo-jo. J'ai traversé les couloirs gris et humides de la Cité des arts, ai monté deux étages, en ai descendu trois, ai bifurqué à droite puis à gauche pour me retrouver devant quatre machines repues et ronflantes. Dans une villa de Québec, sans buanderie et sans soleil, nous avons noué des bouts de corde entre les poutres, les encoignures de portes et les rambardes d'escaliers pour suspendre pêle-mêle la cinquantaine de chaussettes, slips, pulls et jeans appartenant à notre communauté.

Florence a un panier rempli de pincettes bleues, vertes, rouges, violettes, boisées. Lorsqu'elle suspend un pull, elle ne peut s'empêcher de piocher deux pincettes de couleur identique. C'est un toc qu'elle revendique avec un léger sourire.

Faire ma lessive me prend, au total, trente-cinq minutes par semaine (cinq minutes pour l'enfourner, dix minutes pour la suspendre, dix minutes pour la dépendre, quinze minutes pour la plier). C'est un peu chiant, certes, mais ridicule en comparaison du temps que l'on (je dis «on», mais entendez les ménagères et blanchisseuses) passait à laver, essorer et repasser le linge il y a une centaine d'années.

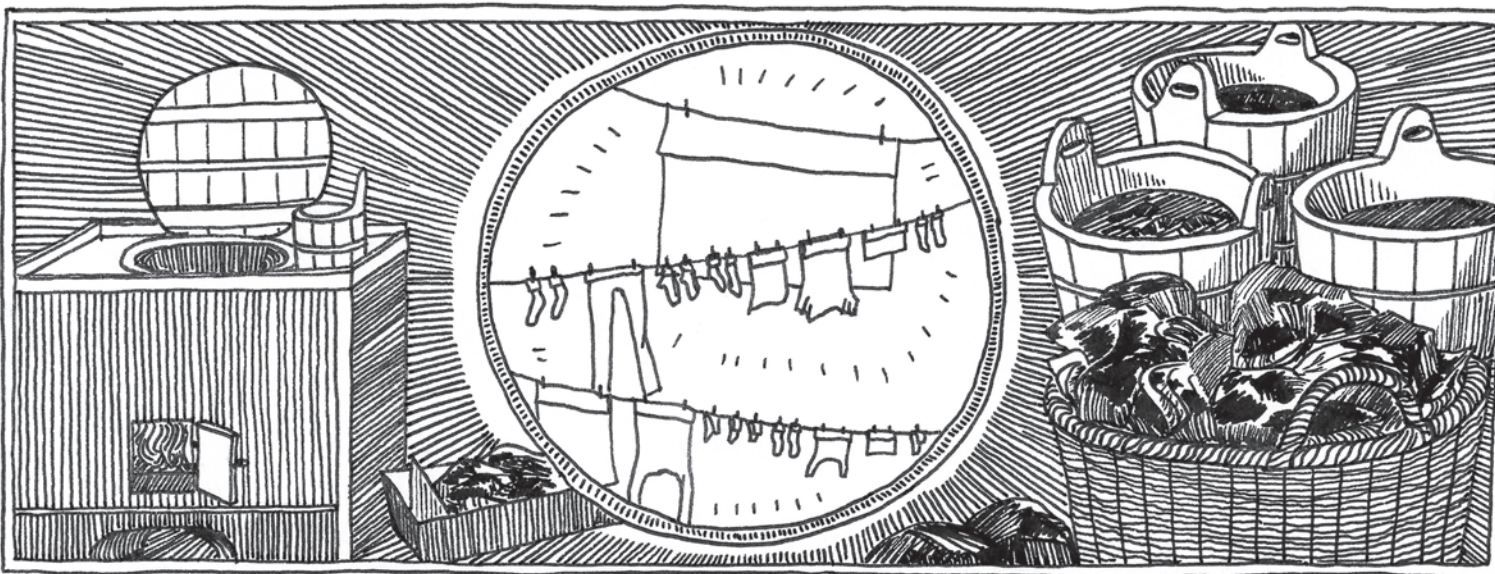
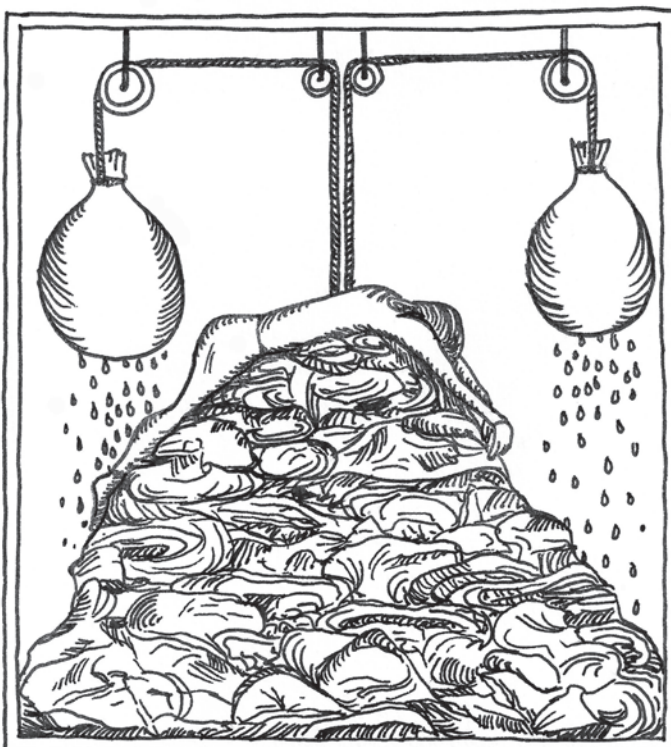
Nelly repasse avec tendresse. Elle dissimule des mots doux dans les volutes de vapeur et les replis du tissu. Ce sont ces gestes qui nous tiennent chaud l'hiver.

Mon grand-papa a déniché un vieil album photo oublié dans le recoin d'une armoire. Il le feuillette dans son fauteuil, une tasse de thé à la main. En 1930, il vivait avec sa famille dans un immeuble moderne situé au sud de la ville. Celui-ci était équipé, au sous-sol, d'une buanderie

commune aux locataires. On y trouvait une chaudière pour cuire le linge, un cuvier en tôle, une grande poche en fer blanc, deux bacs en zinc, uneessoreuse centrifuge que l'on pouvait actionner à la main ainsi que plusieurs seilles, trépieds, brosses de crin et planches à laver. Un mardi sur deux, mon grand-papa avait pour mission de se rendre chez la blanchisseuse et de convenir d'un rendez-vous. Il partait à l'aube, longeait la rue du Grenier, enjambait les rails du chemin de fer (empochant au passage quelques cailloux du ballast), frôlait l'hôtel-de-ville et s'arrêtait devant une maison sobre de la rue Fritz. Madame Lanz vivait dans une chambre sous les toits. C'était une femme petite et frêle qui s'occupait depuis l'adolescence de la lessive de plus de vingt ménages. En la voyant sortir les draps de la bassine où ils avaient trempé la nuit durant (le linge de toute la famille, montagne imprégnée de sueur, de sang, de terre, de taches de nourriture et d'autres choses peu catholiques), mon grand-papa se disait qu'elle finirait bien par s'affaïsser, par sombrer, prise au piège dans l'avalanche de tissu. Pourtant, elle saisissait les draps à bras-le-corps, les serrait contre son torse grêle avant de les plonger dans la lessiveuse où elle avait, au préalable, fait dissoudre le contenu d'un paquet de Persil. La buée qui bientôt emplissait la pièce déformait sa silhouette, la faisant enfler puis se tarir. Le linge barbotait longuement, heures poisseuses et tropicales où elle remuait en silence les draps à l'aide d'un long bâton. Elle extirpait ensuite le cortège de caleçons longs, bas de soie et liquettes qu'elle rinçait à l'eau froide, ses épaules bringuebalant sous son tablier fleuri. Parfois, les enfants de l'immeuble l'aidaient à suspendre la lessive dans le jardin. Parfois non. L'après-midi était entièrement dédiée au repassage. Le fer de marque Therma avait une poignée en bois massive et fonctionnait à l'électricité. Campé dans l'embrasure de la buanderie, mon grand-papa guignait, fasciné par les gestes amples de Madame Lanz qui, une fois le fer reposé sur son socle mais éruçant encore quelques quintes de vapeur, emballait les draps dans de gros sacs en jute.

Cecile accumule ses vêtements sales dans une caisse en plastique rose. Ce même réceptacle faisait partie, quelques dix ans plus tôt, du «pink corner», assemblage dadaïste d'objets couleur dragée, chair, cherry, cuisse-de-nymphé, hollywood ou fuchsia. C'était là son travail de maturité. En crachant un gros mollard dans la caissette, le public était invité à enterrer la féminité.

Mon grand-papa a toujours vécu à l'ère de l'électricité, je n'ai donc évoqué ni la lessive au charbon, ni la trempette dans les fontaines qui était le lot commun avant l'arrivée de l'eau courante en 1887 à La Chaux-de-Fonds. N'empêche, les temps ont bien changé et je serais incapable de passer une journée entière à m'occuper de mes chaussettes sales et de mes jeans troués. J'admire donc l'abnégation de ma voisine qui grappille ici où là des heures de lessive qui ne sont pas les siennes pour laver les vêtements de son mari et de ses trois enfants (dont deux, apparemment, font du hockey). Parce que, avouons-le, en 1930 comme en 2015, la lessive est restée une activité particulièrement genrée. Un tour du côté de la pub suffit à s'en rendre compte: «Soyez exigeante pour la lessive! Le linge blanc doit revenir aussi frais et immaculé que la nouvelle neige», déclarait une pub Persil publiée dans *L'Impartial* du 5 septembre 1931. «Ma maman, pour la lessive, elle a une toute nouvelle capsule pleiiiiiiiiine de trucs qui fait tout toute seule! Elle la met juste dans la machine et ça fait boum comme un feu d'artifice géant!», s'exclame quatre-vingts ans plus tard la voix guillerette d'un petit garçon. De quoi me plains-je donc puisque j'ai la chance d'assister, chaque vendredi, à un premier août digne de ce nom dans l'espace tout à fait convivial de ma buanderie? Eh oui, dans la vraie vie aussi, la lessive est une activité pleine de magie et de rebondissements.



Solidarité, ouverture, forteresse

texte Alexandre Friederich

image Pascal Jaquet

Le gitan a essuyé ses mains sur son gilet de velours.

– Bon, on y va nous !

Ses cousins ont empoché le pourboire.

– Aur'voir m'sieur !

Assis sur la fontaine, au milieu du cloître, j'ai admiré la porte que je venais d'acheter. Son bois, son chambranle, ses frises. La porte de bonne fortune d'un monastère. Un autre, pas celui où j'étais en résidence pour l'automne. Cent vingt kilos de bois. «De Monaco», avait précisé le pucier. Le Rocher, la mer, les rapaces et des nonnes ou des moines démunis, désormais sans protection, exposés au monde. Chipper cette porte n'avait pas dû être commode. Je fis jouer son panneau central. Il servait de passe-pain. Toutes sortes de possibilités me venaient à l'esprit, puis je vis mon erreur : la porte avait été déposée contre la cellule de ma voisine. Elle bloquait le passage, elle l'empêchait de sortir. Or, les gitans étaient partis. De plus, nous étions dimanche. A la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, ce jour-là, il n'y avait que deux pensionnaires : elle et moi. Comment avais-je pu confondre ? Je vivais dans la maisonnette de la nièce de Charles-Albert Cingria, les autres écrivains habitaient des cellules. Du troisième étage de la maisonnette, où j'avais ma table de travail, je décrochai le téléphone, j'appelai la voisine. En attendant le retour en soirée d'Israël, l'écrivain canadien, nous convînmes d'un signal : s'il y avait urgence, la voisine frapperait trois coups contre le mur.

Neuf semaines s'écoulèrent. L'après-midi, après les séances d'écriture, j'admirais ma porte. Cette année-là, ma passion allait aux forteresses et à l'espace. La porte était un élément clé de mes spéculations : elle permettait d'ouvrir et de fermer. Puis ce fut décembre, il plut sur Avignon, le Rhône déborda. Le séjour s'acheva un vendredi ; il me fallait rendre mes travaux, rejoindre la gare et rentrer chez moi. Mais les ponts avaient disparu. Je considérais le fleuve. L'eau noyait les berges, fouettait les piles. Qu'il continue de pleuvoir et la porte ferait un bon radeau. En attendant, abrité sous un parapluie, je déambulais dans le cloître à la recherche d'une solution meilleure. Du côté de l'église, deux ébénistes de l'entreprise Ferragut et fils «agrée par les Monuments de France» rangeaient leur matériel. Après trois mois d'un travail assidu sur une vierge polychrome, ils rentraient fêter Noël au pays. Le plus jeune, un compagnon, habitait Montauban. Ils chargèrent la porte dans leur camionnette, klaxonnèrent et se mirent

en route. Ma valise remplie de livres, je montais alors sur la colline qui surplombe Villeneuve-lès-Avignon et, installé au pied du Fort Saint-André, attendis le reflux des eaux.

La porte était maintenant devant ma maison de Gimbrède, dans le Gers. A la mi-juin, un ouvrier vint changer les fenêtres. Je lui désignai des plots. Il me fit répéter la manœuvre, enfila des gants et m'aida à la rentrer. «Vous restez pieds nus ?» «Allons-y comme ça !», lui dis-je. Auparavant, j'avais placé mon fusil contre la paroi. Une cachette idéale, me semblait-il. Or, quand la porte fut en place, je constatai que mon fusil était inatteignable. Ne voulant pas abuser de la gentillesse de l'ouvrier, j'essayais de faire basculer la porte pour récupérer mon arme. Elle glissa et s'écrasa sur mon pied. L'ouvrier surgit alors que je ramassais une petite confiture sur le sol de la cave. Il manqua partir à la renverse, baragouina une excuse, se détourna. «Attendez, dis-je, je m'assieds. Si vous m'entendez tomber, c'est que je me suis évanoui !» Je m'évanouis mais ne tombai pas. Après quoi, le pied dans un sachet plastique, je me traînai jusqu'à la voiture. Actionnant les pédales du pied gauche, j'allais voir le vétérinaire de Caudecoste. Il recousait un âne. Il jeta de l'alcool sur les charpies, passa son fil dans les chairs, puis rédigea la note. Avant de me souhaiter bon courage pour l'installation de la porte, il sortit de sa vareuse trois cachets. De retour à Gimbrède, je les avalai avec un verre de vin.

Trois ans plus tard, n'ayant pas réussi à faire de ma maison du Gers une forteresse ni à concrétiser mon projet d'espace, je hissais la porte dans un fourgon. Le pont, étroit, ne permettait pas de la mettre à plat. Avec l'aide de mon ami paysan, je la dressai. Il fallut choisir un côté. Sous l'effet du poids, la caisse du fourgon se tordit. Je rééquilibrai en chargeant sept sacs de sable du côté opposé. Je démarrai dans la nuit, après avoir mangé une garbure chez le postier. Il neigea sur six cents kilomètres. Quand j'atteignis le village de l'Ain où j'avais acheté un presbytère et une église, j'appelai le maire. C'était un homme à bretelles qui avait peu de science et quelques douches de retard. La corvée finie, je l'invitai à prendre un café. Il refusa. Il était inquiet. «Alors comme ça, vous voudriez installer cette porte ici ?»

Un samedi de printemps, il se fit annoncer. Je courus acheter une bouteille de Pastis, de la glace et des bâtons au sel. Douze personnes attendaient dans le jardin. Les agriculteurs, les handicapés, les femmes, les habitants des villas. Pour donner l'im-

pression que le village était une grande famille, le maire avait même réquisitionné les enfants. Un jeune ouvrier s'avança. Tandis que les autres baissaient les yeux avec embarras, il prononça une phrase apprise. Je ne la sais plus exactement. «Ya quand même des règlements et quoiqu'on décide on peut pas faire sans les règlements.» Ou quelque chose dans ce goût. Le maire, voyant la tête que je faisais, ajouta : «Vous comprenez, moi j'y peux rien ! C'est Paris !» Ils repartirent comme ils étaient venus : à la queue-leu-leu.

Avant la fin de l'hiver, il y eut échange de lettres. Je m'entêtai. Le village de même. Le maire, désormais représentant de la loi, appela les gendarmes. Ces hommes d'Etat photographièrent les éléments afin de constituer un dossier : la servitude, l'église, la porte ; le mur, les gonds, l'herbe. Puis ils répétèrent l'offre du maire, «il consent à faire installer à vos frais un portail en fer de chez Bricomarché». Ils prirent mes empreintes digitales, exigèrent une signature.

A la fin 2013, j'en eus assez de l'Ain. Je louai en Suisse un studio à peine plus grand que la porte. Celle-ci resta en France. Adossée au presbytère, sous des bâches. Prévoyant un long séjour extérieur, j'avais pris soin de la traiter, de fourbir ses ferrures et de les graisser. Des Hongrois dépêchés de Budapest la ramenèrent à Fribourg. Elle resta quelques jours rue du Criblet, au pied du bâtiment pour étudiants où j'avais mon studio. Un panneau portant mon adresse était accroché à la poignée. De là, je la fis déplacer à Lausanne où elle demeura deux années de suite dans un magasin d'antiquités sous-gare. Afin de convaincre les intéressés du côté pratique de l'affaire, j'exposai sur un coupon de tissu les gonds que j'avais fait forger par un Maghrébin maréchal-ferrant.

Or, hier, j'apprends qu'elle a trouvé acquéreur. Mon collègue qui s'est chargé de la vente me dit qu'il a dû faire appel à quatre personnes pour la transporter.

Mais enfin, où as-tu déniché cette porte ?

Je lui réponds que c'est une longue histoire. Il hausse les sourcils. Puis ajoute : «C'est le coiffeur qui l'a achetée... quand ils sont... ils ont aussi du goût. Il va en faire une table indienne.»



Deux onze deux mille quinze

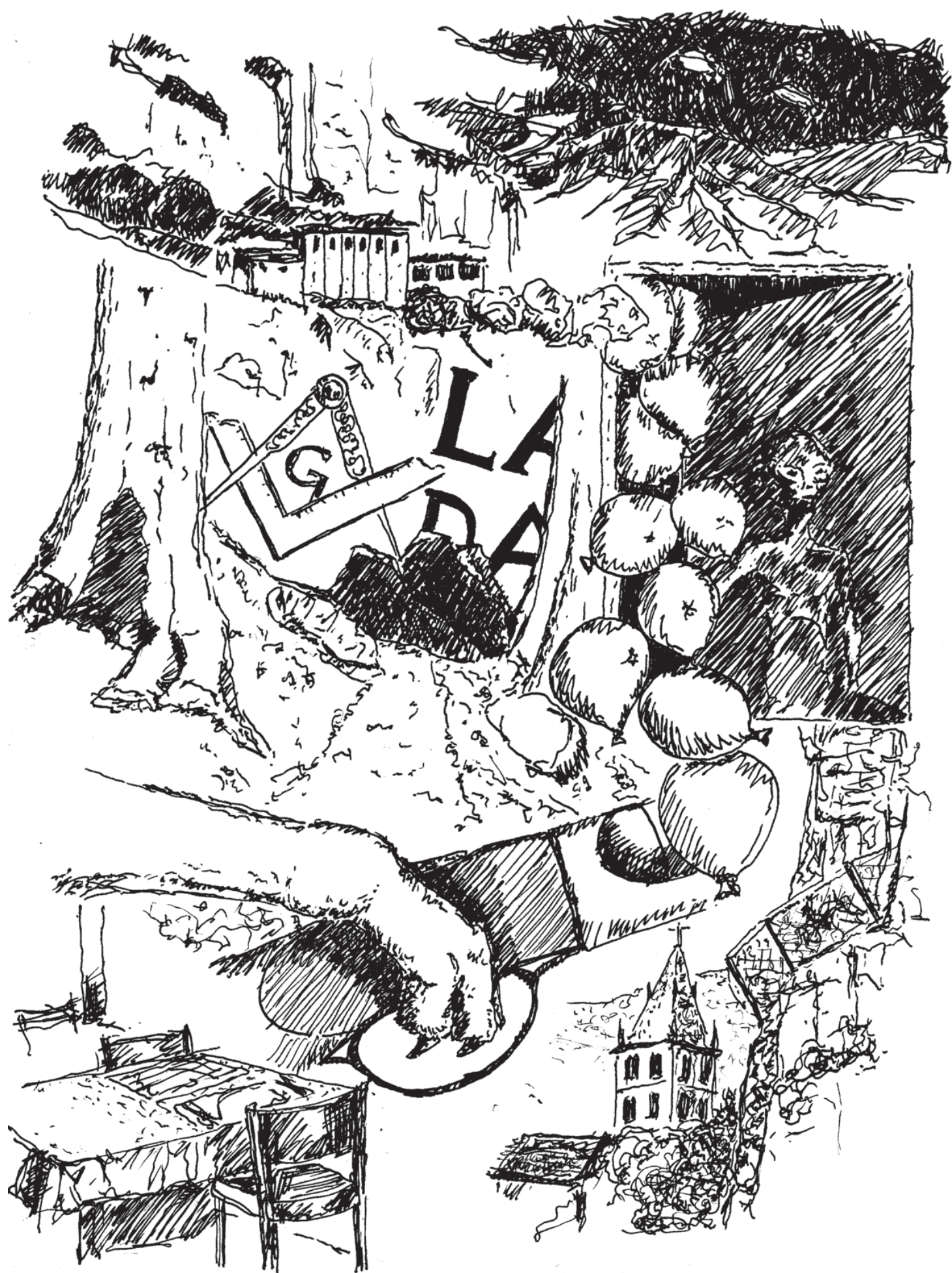
texte Vincent Yersin

image Sandro Lodigiani

« **C**e qu'il faudrait, pour le coup, je pense que ce serait plutôt des choses vraies, sincères comme des histoires vécues. A ça, on peut dire oui. Chacun peut comprendre, il est possible de s'y identifier et de se voir plus impliqué dans ce genre de récits. Dire simplement ce qu'on fait. » Sur Arte passe le fameux film d'ovni du jeune Spielberg. Il y a ce gosse inquiétant, ces scènes de foule excitée contemplant le ciel depuis le bord des routes, qui sont devenues les classiques de tout un cinéma populaire et apocalyptique : catastrophes, pandémies, accidents nucléaires, aliens, zombies. Le film se passe dans l'Indiana mais, pour l'instant, nous prenons la bagnole : manger une assiette du jour pour environ vingt francs, steak de cheval ou joue de bœuf – la garniture m'en souviens pas – dans un café, à Saint-Maurice. Sur les falaises, la commune a fait installer de larges filets pour retenir rochers et suicidés qui avaient tendance à crever alternativement les toits de cet horrible bourg dont le climat a toujours convenu et convient encore aux seuls religieux et militaires. On se parque en épi. Sortis du véhicule, nous remarquons une affiche scotchée sur un transformateur électrique, juste devant le collège. On lit à deux, ensemble, à hautes voix : « FRANC-MAÇONNERIE / ROTARY – LIONS CLUB – KIWANIS – AMBASSADOR / NOMBREUSES VICTIMES EN SUISSE / LA DÉMOCRATIE MENACÉE PAR TROP DE POLITICIENS, MAGISTRATS, JOURNALISTES FRANC-MAÇONS / SELON LES DÉCLARATIONS DE SA SAINTETÉ FRANÇOIS : « ADHÉRER A LA FRANC-MAÇONNERIE EST UN PÉCHÉ GRAVE QUI INTERDIT LA SAINTE COMMUNION. » En dessous suivent une adresse web et un numéro de portable. Les têtes se secouent de droite à gauche et retour, plusieurs fois. Saint-Maurice : ses curés, ses militaires et ses cinglés paranoïaques. Une pénombre constante, une grotte, un trou. Un chemin de croix. « Le plus important, aujourd'hui, ce serait d'abord d'avoir une bonne idée, une seule, un truc pathétique et marrant comme celui qu'a fait ce beau labrador brun, très gentil, qui s'appelait Trigger et qui a descendu sa maîtresse pendant la chasse. A midi pile. Elle

mangeait un sandwich, assise sous un arbre dans les campagnes rousses d'automne du Noble County, là encore dans l'Indiana. Le cabot Gâchette a marché sur le fusil et flingué la jolie chasseresse, vengeance d'un coup tous ses confrères animaux. Elle n'avait pas encore trente ans. » Après l'assiette, nous avons choisi, au lieu de chercher des idées, de monter nous promener dans les hauteurs, rive au soleil : un rond-point, tout droit, cinq minutes sur la cantonale, un second rond-point, deuxième sortie, une autre bourgade trop connue qu'on traverse vers le haut, une route secondaire très raide, deux virages au fond desquels il ne faudrait pas tomber – je repense à tout ce trajet en gonflant des ballons, cent baudruches multicolores entassées, translucides, derrière la porte d'entrée, pour une surprise, c'est long et il m'a fallu du temps pour bien choper le coup pour les nœuds – encore de la piste pour 4x4 où l'on ne peut pas croiser, et ça tourne et la route de montagne devient de plus en plus étroite et ça tourne encore des deux côtés et puis une boîte aux lettres, une place d'évitement. On s'arrête ; maintenant, nous devons aller à pied. D'abord, c'est une ancienne route, puis un chemin qui monte sous une voûte de branches avant de se changer d'un coup en un menu sentier. Une voie minuscule qui s'effrite, s'efface et s'érode d'année en année et qui se dissimule ici sous les feuilles tombées mortes d'un foyard aux dimensions supérieures. La pente est raide, la sente plate. Il faut se déplacer l'un derrière l'autre comme les Indiens, contourner des blocs calcaires, enjamber des troncs encroués et se suivre de cette façon pendant quelques minutes. On traverse un nant quasi sec, trois épingles puis un bout contre la falaise : ça débouche dans un dégagement étranglé entre de gros rochers. L'endroit s'appelle le creux de l'Enfer : un entonnoir suspendu entre deux barres rocheuses, un espace pyramidal au sol pierreux. En baskets, on glisse. Si nous continuions, il faudrait passer par le pas de l'Anglais après la traversée de deux ou trois gazons bien raides. Il y a une sorte d'échelle là-bas, l'Anglais du toponyme a dû y perdre l'équilibre, dans le temps, avant qu'elle ne soit installée. Bizarrement, au creux de l'enfer, il ne fait pas très chaud. On s'y ressource tout de même quelques

instants. L'air humide emplit froidement nos bronches encombrées – on inspire en profondeur –, et nous redescendons. Sur un rocher après le couloir raide dessiné par la rivière, dès que les rayons chauds frappent à nouveau, on s'arrête faire la pause et fumer. Nos yeux se portent de temps en temps vers le haut, on écoute les bruits. Ici comme à Saint-Maurice, un caillou du même format que celui sur lequel nous sommes assis pourrait bien faire de nous de la bouillie, une bouillie rouge-brun malodorante. Et puis, dans l'idée de boire une bière, nous défaisons tout le chemin parcouru. Le film n'est pas terminé. Le professeur Claude Lacombe que joue Truffaut dit : « Parlez-vous français ? » lorsqu'il diffuse en conférence un enregistrement de sons extraterrestres. Hors de la télé, le peintre me parle : « Je devais avoir treize-quatorze ans lorsque ce truc était en salle, au cinéma. » Alors, à ce moment-là, nous nous sommes documentés. Sur le net, un tableau à double entrée recense et détaille les accidents nés de la rencontre malheureuse d'un chien et d'une arme à feu. Presque vingt, le plus souvent survenus à l'extérieur mais aussi en voiture, ou sur des bateaux. Pan ! Un ballon bleu vient juste d'éclater à côté de moi. Comme un tir, une explosion. Sans doute défectueux. Pour faire le nœud aisément, il faut pincer le ballon entre le majeur et le pouce de la main gauche. Avec la main droite, on attrape la fin du tube qui s'est formé et on l'enroule autour de l'index, du majeur et du pouce gauche avec le pouce et le majeur de la première main. Avec le pouce de cette même main droite, le plus facile, c'est d'ins-tiller le bourrelet de baudruche entre la face intérieure des doigts de l'autre main, parce qu'ici la chair est bien molle, et en direction de leurs extrémités. Notez aussi que le chien Trigger n'a pas vraiment tué sa maîtresse, seulement blessée au pied, et que je verrai encore deux affiches identiques, dans ma rue cette fois-ci, une contre la pharmacie, l'autre sur la vitre du Rock café.



en mémoire de François R.

TRACTEUR ROUGE

Croches et noires
– portée brune de la terre
après la herse –
les corbeaux

blanches
– vert silencieux des germes –
les notes que les mouettes
chantent

TRACTEUR VERT

Au bas du champ
au bord de la route
les vagues arrêtées
des sillons gorgés d’eau

jusqu’aux essieux
la remorque dans la boue
– l’enfant
se détourne en pleurant

Tracteurs

texte **Alain Rochat**

image **Claire Nicole**

TRACTEUR JAUNE

Opiniâtre
tôt levé – va
le tracteur

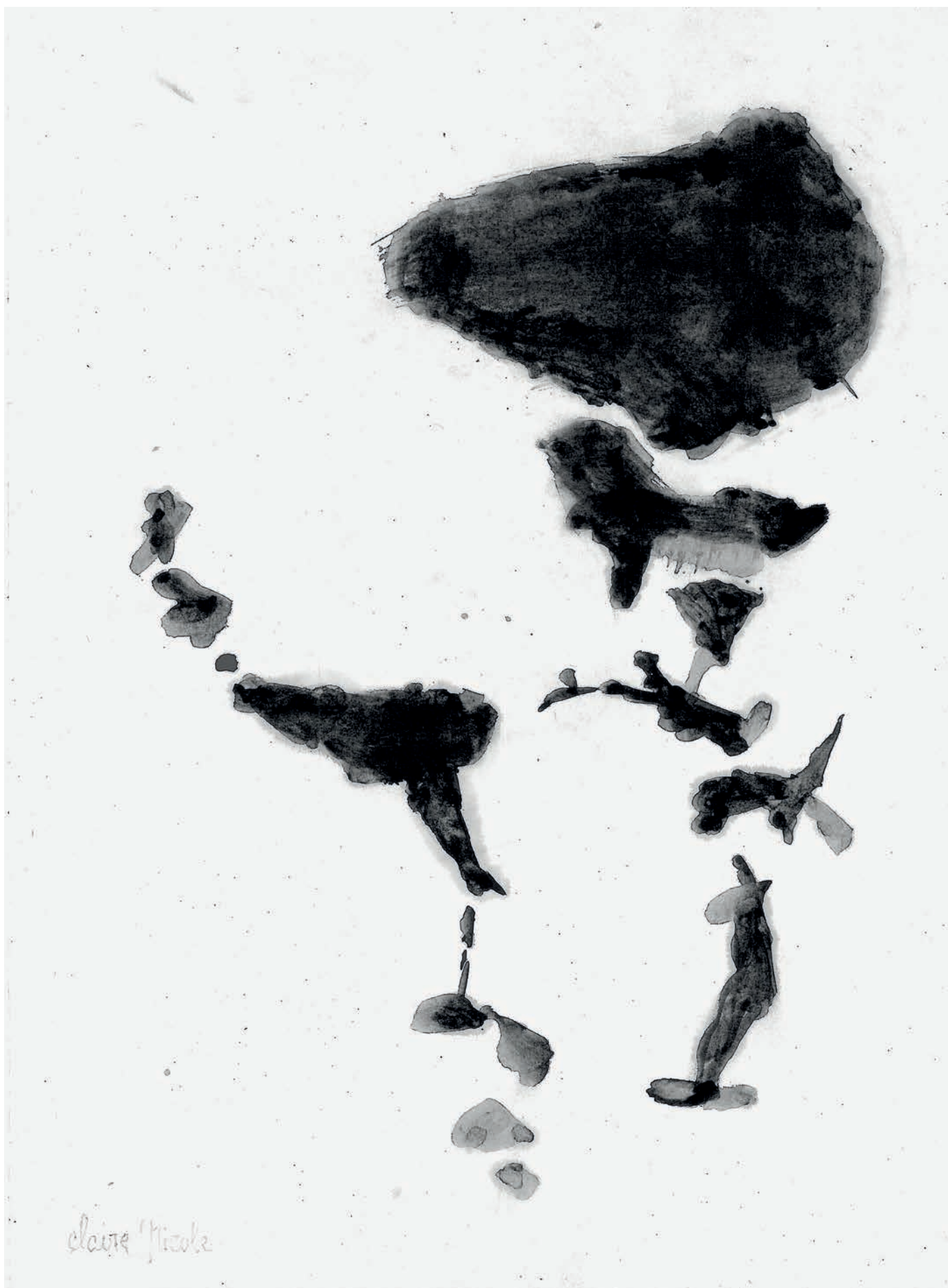
tard couché
première étoile crachotante
dans l’obscur des labours

TRACTEUR BLEU

Je suis bleu
comme le ciel pur et précis
d’octobre

bleu sous la pluie, aussi

– mes ailes brillantes
sont des faux
au gris de tes yeux



Les yeux dans les paumes

texte Anne-Sophie Dubosson

image Pauline Wüthrich

Le canoë file dans le canal, j'y suis, la peau emmiellée de sève lunaire. La nuit est sur moi, je pagaie à changer l'horizon. Le courant est fort ce soir. Je respire l'odeur de terre d'une mangrove accumulée. Les mains pleines de cloques, je les entends et je souris à leur futur repos. Les lamantins s'agitent, expirent leur air bruyamment. Ils viennent à moi avec leurs formes de sirènes mal léchées.

De grandes orbites pour des pupilles soyeuses, ils me regardent. Parfois sous l'eau. Je les vois à la surface, des cercles concentriques, leur élan sous-marin qui jaillit en courbes formelles. La rivière est faite de ce tanin de feuilles, macérée au rouge d'automne. Ils aiment cette chaleur discrète, l'éparpillement du temps venu du monde terrestre. Leurs peaux translucides connaissent des chatolements qui me donnent envie de pleurer.

Je dois m'arrêter. Mes mains brûlent. Piquetées de douleur, engourdis presque. J'arrime mon embarcation aux palétuviers blancs. C'est un condensé de boue et de branches impossibles qu'il me faut franchir. C'est une horreur sculpturale d'époque primitive.

J'ai passé l'heure des oiseaux têtus, des branches-berceaux où ils se reposent. J'ouvre la bouche pour happer le silence magistral et je ferme les yeux.

Ouverts. Devant moi, un échassier à l'œil torve, l'étendue longiligne, le cou replié. J'oublie la surprise pour me concentrer sur cette force de plumes.

Il ne m'a pas fallu attendre longtemps. Du ventre de l'oiseau, un œil est pondu. Arrive le second.

Ils courent dans ma direction, la rétine à ciel ouvert. Puis ils se couchent dans mes paumes.

Le vent souffle doucement, petites bouffées et vapeurs du golfe du Mexique. Mes lèvres sont sèches. De mes seins fleurissent deux boutons d'argile. Les yeux dans mes paumes me regardent intensément, l'iris braqué sur mon visage. Le dédoublement commence.

Les lamantins s'inventent des cris, je discerne le courant en sens inverse. Et dans ces courants contraires, leurs peaux d'enfants malhabiles se déchirent. Des zébrures sur leurs queues de sirènes, leurs ventres mythiques touchent le fond.

De ma mangrove, je vois la rivière s'atrophier. Des algues rouges s'accumulent, multiplication malade et obscène, leurs filaments aranéeux desquels se débattent les lamantins.

Dédoublee, je suis la première sirène. Celle des navires qui se sont abîmés en pleine mer les nuits de brouillard.

Puis un rire de gorge résonne dans la mangrove, me prend et se désagrège dans mes poumons. Le ciel suspendu, devenu éphémère, puisque je ne m'y retrouve plus. Les étoiles se détachent progressivement, sommet de certitude dans leur latence, et moi, petite, confondue d'absence.

C'est une paralysie de journées lasses qui s'éprend de moi et j'entends, l'oiseau et son ressac, jusqu'au faite d'un pin dégarni. L'érailement, tout entier, de cette mangrove va rejaillir sur ma moelle.

Les yeux dans mes paumes volettent en direction de la mer.



Sur le volcan

texte Bruno Pellegrino

image Simon Kroug

Les rares fois où il lui arrive de repenser à cette ascension, il a le sentiment qu'il n'a pas, cette nuit-là, exploré un lieu, pas découvert un espace, mais inventé un paysage.

Dès qu'il s'est éloigné des lumières du parking, l'obscurité lui a rappelé l'heure qu'il était – une, deux heures du matin. Il s'est mis en route dans la nuit fibreuse, mal délayée, masse très noire constellée de taches plus claires. Parvenu au bout de la place bétonnée, il a posé le pied sur la terre d'un sentier dont l'entrée était marquée par deux poteaux de bois.

Il s'y revoit : au bas de la pente, au bas de l'image. De l'ensemble à conquérir, il se faisait une vague idée, des photos de guide de voyage, les traits purs d'une estampe japonaise. Il a ajusté les sangles de son sac à dos, remonté jusqu'au cou la fermeture Eclair de sa veste polaire puis, genou en terre, lacé plus serré sa chaussure droite.

Il distinguait à peine le sentier mais a décidé de ne pas sortir la lampe de poche achetée quelques heures plus tôt, dans un hypermarché en périphérie de la métropole. Il a laissé une chance à ses yeux de s'écarter assez pour laisser entrer la lumière.

En l'absence de repères, marcher signifiait réapprendre à marcher. Il trébuchait sur des racines, de grosses pierres à-demi enfouies. Il tentait de s'orienter à l'oreille, mais se révélait incapable de décrypter correctement la carte des sons de la forêt. A défaut, il tâtonnait, la paume contre une écorce, la semelle sondant la piste.

Il n'y a pas d'odeurs. Sans doute y en avait-il, sur le moment, mais aujourd'hui elles ont disparu. Il n'y a que la texture de la nuit froide, surface mate où se dessinent des contours, troncs et ramilles d'une végétation dense ; il n'y a que la nuit, matrice souple à creuser.

C'est à ça qu'il procédait, sans le savoir, en avançant sur ce sentier mal dessiné : cartographier la pente, zoner le territoire, tracer les limites entre l'itinéraire balisé et le hors-piste mortel, accuser les irrégularités du chemin, prendre acte de la lente raréfaction des arbres, des avancées du ciel entre les cimes – et c'est à ça qu'il procède aujourd'hui : il évide la nuit, élit dans sa matière épaisse ce qui aura du sens, ce qui participera du paysage, choisit quoi retenir maintenant que le corps, son corps, a déserté cet espace.

A la différence qu'aujourd'hui, assis à sa table, il peut tricher. Sur cette nuit-là, il n'a presque pas pris de notes – aucune pendant l'ascension, ça semble aller de soi, mais pas non plus après : une fois redescendu, la métropole l'avait happé à nouveau, avait taillé sa mémoire à la gouge. Ce

qu'il a pris en revanche, ce sont des photos, une vingtaine, qu'il n'a pas souvent regardées, mais qui existent, à l'abri dans son disque dur externe – parallélépipède laqué, boîte à bijoux plate. Branché, l'objet se met à vibrer très doucement, un ronronnement ; il en émane bientôt une faible chaleur, pendant qu'à l'écran s'affichent les icônes de la vingtaine de photos prises durant cette nuit-là.

Sur plusieurs d'entre elles, il a tenté de fixer le ciel. Debout sur une avancée rocheuse, dominant la vallée, il regardait la nuit, et les lumières des villes de la plaine. Il a sorti son appareil et fait plusieurs essais. Il jouait avec les ISO, la vitesse d'obturation. Bras serrés le long du corps, il retenait son souffle pour minimiser les mouvements et le flou. Après chaque prise, il observait le résultat sur le petit écran, dont la luminosité contractait ses pupilles et replongeait le reste du décor dans l'obscurité. Sur les photos, les nuages bas ressemblent à d'énormes avalanches immobiles, prêtes à déferler sur les villes de la plaine qui paraissent beaucoup plus scintillantes qu'elles ne l'étaient en réalité ; sur les photos, les lumières des villes sont assez puissantes pour éclairer toute une frange de ciel, une bande horizontale de clarté sans étoiles.

A un moment donné, peut-être à force de retenir sa respiration, ou parce qu'il atteignait des altitudes considérables, il a manqué d'air. Il ne parvenait plus à avancer, il a eu besoin de vomir. Il s'est assis contre un buisson et s'est assoupi immédiatement. Au réveil, désorienté, il s'est remis en route, guidé par ce qu'il peut bien nommer un instinct : monter.

Il avait froid mais n'osait pas mettre ses mains dans les poches, il entendait encore sa mère lui dire et si tu tombes, tu te rattrapes avec quoi ? Les dents, le nez ? Les yeux ? Il a renoncé à enfiler les gants achetés en vitesse à l'hypermarché, prêt-à-porter confectionné dans une matière proche du plastique, cousu à la colle de poisson. Il devinait que le contact sur la peau glacée serait désagréable. Il a tiré sur les manches de sa polaire pour en tenir l'extrémité serrée dans ses poings.

Il ne se souvient pas des réflexions qu'il se faisait en marchant. Il voudrait croire qu'il habitait alors complètement son corps, qu'il n'était que ses jambes en mouvement, tensions et extensions, et le sang dans ces jambes, le sang mal oxygéné qui lui faisait la tête lourde d'abord puis légère, intoxiqué, dopé à l'atmosphère fine. Il voudrait croire que, pendant cette ascension, il n'a pensé à rien de ce qui le préoccupait alors, ces tracas aux- quels, pour une part, il ne songe plus tellement

aujourd'hui, et qui pour d'autres le poursuivent encore, dont il se dit qu'ils formeront peut-être, à la toute fin, la bande originale de sa vie, la petite mélodie entêtante de ses angoisses et attentes, espoirs et illusions, la musique d'ascenseur de son existence.

Il n'y a pas d'odeurs, et le froid anesthésiait ses sensations, mais il a observé : il a vu la végétation diminuer, les arbres devenir buissons, les buissons s'aplatir en une espèce d'herbe rase et drue, répartie par plaques irrégulières sur une terre de plus en plus noire – de plus en plus noire à mesure, aussi, que la nuit se vidait, remplacée par une aube glaciale, des pans de lumière laiteuse qui lui tailladaient les yeux. De cela, les photographies témoignent assez fidèlement. Elles ne rendent pas trop mal non plus l'effet lyrique des nuages qui, entre-temps, s'étaient répandus sur la plaine jusqu'à masquer les villes qui brandissaient, à travers les trouées, leurs gerbes de lumières devenues dérisoires.

Avec le jour surgissait toute une réalité géologique à laquelle il évitait de penser, par vertige ou superstition, et il peut se le dire, à présent : il escaladait les pentes d'un volcan en activité. Il se tenait, à flanc de coteau, à deux ou trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer (le niveau où il se trouvait encore la veille au soir). Juché sur des strates de lave empilées, conglomérat de cendres et scories, gomme et résine, il ignorait encore ce qu'une rapide recherche sur internet lui permettrait d'apprendre, une fois rentré à la maison : que cette montagne est un stratovolcan en activité, 870 km³ de caillasse, andésite et basalte, qu'une animation 3D lui permet d'observer sous toutes les coutures. Un cône posé au milieu du paysage, point de jonction entre trois plaques tectoniques qui pivotent, se frôlent, se chevauchent et se quittent sous ses pieds à lui qui, alors qu'il y était, sur ce volcan, n'en savait rien. Il aurait pu au moins en percevoir l'odeur – la terre fertile, le soufre, n'importe quoi – mais non, le souvenir s'est évanoui, à moins que, même sur le moment, sur le volcan, il n'ait rien senti.

Il se trouve maintenant à quelques mètres du sommet. Derrière lui, le soleil perce, éclaire à l'horizontale un paysage inventé en une nuit et qui n'attend plus qu'une chose, pour se révéler : qu'il se retourne et le contemple. Il suffirait que, dos à la pente, il se tienne debout face à lui pour qu'existe ce paysage – le sentier qu'il a suivi jusqu'ici, les arbres, la plaine, la terre entière. Il est à quelques mètres du sommet, il ne sent plus son corps, il dérape dans le sol meuble, doit se rattraper avec les mains, il ne se retourne pas.



texte Douna Loup

image Soaniry

L'océan

3/12/13

Nicolas Go: «La joie se déclare comme puissance et non comme produit d'une situation. Elle se passe de toute cause et affirme le réel dans son ensemble, elle est une manière d'affronter l'adversité.»... «Il s'agit de toujours choisir, dans un certain effort, la vie la plus active et la plus joyeuse ce qui est paradoxalement le plus difficile.»

10/12/13

Le ciel est dégagé. Les petites postures du matin m'ont fait du bien, le corps s'assouplit et déplie la colonne froissée par la nuit. J'ai fait des rêves qui m'ont échappé dès que je me suis levée, ils étaient une boule chaude entre mes mains sous le sac de couchage, la marche debout les a dissipés, je n'ai donc pas été assez attentive. Ce n'est pas grave, on ne peut pas tout retenir et tout comprendre, même de cette matière vive que l'on fabrique pendant la nuit.

18/12/13

Cette phrase que j'ai notée «on porte en nous les conditions initiales de l'apparition de la vie» dite par une femme acrobate à la radio.

Une mer de bactéries, oui car il y a en nous plus de non-nous, de microbes, de bactéries, que de cellules qui nous appartiennent vraiment! Cette pensée est assez incroyable... elle nous apprend que la vie est cette prolifération, cette perméabilité, cette ouverture. Et peut-être nous aide aussi à faire un peu évoluer notre idée de l'identité...

9/01/14

Hier j'ai réussi à écrire un peu. Qu'il est différent mon temps lorsque je suis seule.

12/01/14

J'ai fait du thé, j'ai pris une douche et j'ai travaillé un peu. J'ai surtout lu et peu écrit.

A 19h30 ils sont arrivés les trois et j'ai découvert que D. avait réservé pour nous à la pizzeria. Les filles étaient joyeuses et j'étais aussi très heureuse de les retrouver tous les trois et de faire cette sortie imprévue ensemble. Les conversations ont été irrésistiblement attirées vers les événements de ces derniers jours. La nouvelle de la mort des deux terroristes de mercredi étant tombée seulement deux heures auparavant, M. ne le savait pas. Les enfants en avaient apparemment abondamment parlé à l'école. Mais les filles en avaient marre et étaient effrayées. S. a dit en rentrant dans la voiture, bon on arrête de parler de la guerre, ça fait peur...

Je suis arrivée dans cette chambre ce matin, je suis là pour écrire, quelques jours durant.

C'est un étrange métier que nous faisons et c'est parfois perturbant, tout est si intimement lié à notre matière intime justement. Impossible de segmenter. Alors vais-je seulement avancer sur le théâtre? Que veut mon intérieur cette semaine, maintenant? Pour l'instant je cherche à nouveau la porte d'entrée du théâtre. Je vais bien trouver une brèche?

Mais en ce moment je m'aperçois que tu es ma brèche.

22/01/14

Il fait noir et je me chauffe les pieds contre le poêle.

Journée solitaire. Hiver. Hiver.

Pensée: l'hiver pourrait être un été intérieur. Un été de l'intérieur intérieur. Embrasement recentré, concentré, feu en cercle du soi.

Je me resserre et me tiens dans un petit cercle concentrique.

Gonfler ses poumons. Savoir respirer comme si c'était ça vivre. Simple poème de l'expire inspire.

23/01/14

J'ai réussi à travailler sur ma pièce hier.

Pensée que nous sommes, dans l'écriture, perpétuellement influencés et bougés par l'extérieur. La pièce de Lepage est venue ouvrir des pistes, je m'y engouffre.

En même temps, impression que ce qui est provoqué par la pièce vue est quand même mon matériau brut, intérieur. Mais cela m'appartient-il vraiment?

Savoir clairement que même ce matériau, cette chair intérieure de laquelle on part pour écrire est pullulante d'apports extérieurs. Absorption continue. Fertilisation. Contamination. Comme notre corps qui compte plus de bactéries étrangères que de cellules qui soient «soi». Ce serait impossible de vivre avec que du «soi-soi».

Ecrire, mouvement perpétuel de l'extérieur vers l'intérieur et de l'intérieur vers l'extérieur.

Je suis un matériau influençable et c'est cela même qui me fait vivante.

Inspiration: amener à l'intérieur de soi du non-soi qui alimente le soi. De l'air.

Avril 2015

Tu ne m'ouvres plus le dedans des peaux.

Je suis comme exclue en dehors des parcs des jardins, des herbes hautes et de tes fleurs nouvelles.

Je te vois pourtant. Tu grandis hors de moi avec d'autres lumières et te voir à distance me fait peur et m'enivre

je te vois là si beau

toi là

te voir

j'aperçois le passé et ses monstres formés

par mes mains formés.

Ces monstres habitent les jardins, les parcs, les herbes hautes

ils ont dévasté la lumière.

Et après

plus loin je suis enfin sereine

et j'attends que ça graine

partout autour dans la verdure transformation de graines

je suis là et solide sur jambes

là compacte et lancée

alors toi tu écarter les fougères et les monstres redevenus de terre

et dans les humus

s'aimer.

23/09/15

Aller se tamiser l'être dans un recoin.

Je sens la boule. Vipère dans l'estomac.

Il faut retrousser mes attentes, laisser mes jugements, lâcher. Mes peurs, bercer.

Recueillir la vipère et la laisser se mettre en boule.

17/11/15

Faire état et permettre à tout ce qui s'avance d'avancer. A tout ce qui s'avance de se dire et trouver là un mouvement, une température qui me fera –

C'est comme si la vie était dans cette succession de bains. Une vie joyeuse et joueuse avec ses grands bains changeants et on doit se tremper dedans... on ne peut apprendre et jouir qu'en se trempant dedans. La vie avec cette constante joie du mouvement et en même temps cette grande paix profonde qui, elle, ne bouge pas. Et puis arrive une sensation désagréable, une émotion de tristesse, et à présent cette tristesse même peut devenir une joie à se connaître mieux encore, à plonger pour se rencontrer plus, encore, plus en soi, rencontrer même cette voix qui crie. Et c'est un cadeau. Ce n'est pas une imperfection, un problème, non c'est un cadeau et une occasion de rencontre, d'écoute attentive.

Mercredi 18/11/15

Je suis dans le train de retour de Paris.

Prise de notes sur l'émission spéciale «Malaise dans la sidération» (France Culture, *Les Nouveaux Chemins de la connaissance*).

Terestchenko: «Nous ne pouvons pas nous laisser entraîner dans ce type de violences qui s'auto-entretiennent elles-mêmes, dans ce discours martial, impitoyable, belliciste etc., qui est le type même de discours qui entre dans ce piège... C'est exactement la réaction attendue par les terroristes.»

Maniglier: le terrorisme est une situation dans laquelle on rend indécidable la frontière entre la guerre et la paix...

«Est-il possible d'adopter un point de vue qui soit le point de vue de la blessure?»

Expérience particulière de l'effraction dans le corps d'un individu particulier parce que c'est ça la paix, les individus ont la possibilité de déployer leur individualité, leur vie... sans se confronter de façon quasi permanente à l'imminence de la mort (ce qui est le cas dans la guerre). Peut-on adopter ce point de vue? S'ancrer dans la précarité des corps et dans cette effraction pour penser à partir de là...

La Précarité peut alors avoir deux directions:

– repli (ma blessure est plus importante que le reste du monde);

– ouverture à la pitié, reconnaissance de toutes les formes de vie.

23/11/15

J'allume la radio, ma fille me dit: «Oh non je n'ai pas envie d'écouter la Mort.»

26/11

parce que les mots à la base sont des sons, une musique, des émotions, quand on arrive dans le monde, bébé, nous ne sommes pas encore dans la perception du sens et des concepts des mots mais baignons déjà dans les émotions qu'ils véhiculent, dans leur musique, leurs vibrations

donc c'est peut-être une envie de croire que par les mots, en écrivant et en transmettant par les mots, on puisse aussi refaire ce chemin inverse et retrouver sous le sens et les idées, retrouver la musique, le son, les émotions, les sensations... s'il n'y avait que le sens, cela ne m'intéresserait pas d'écrire.



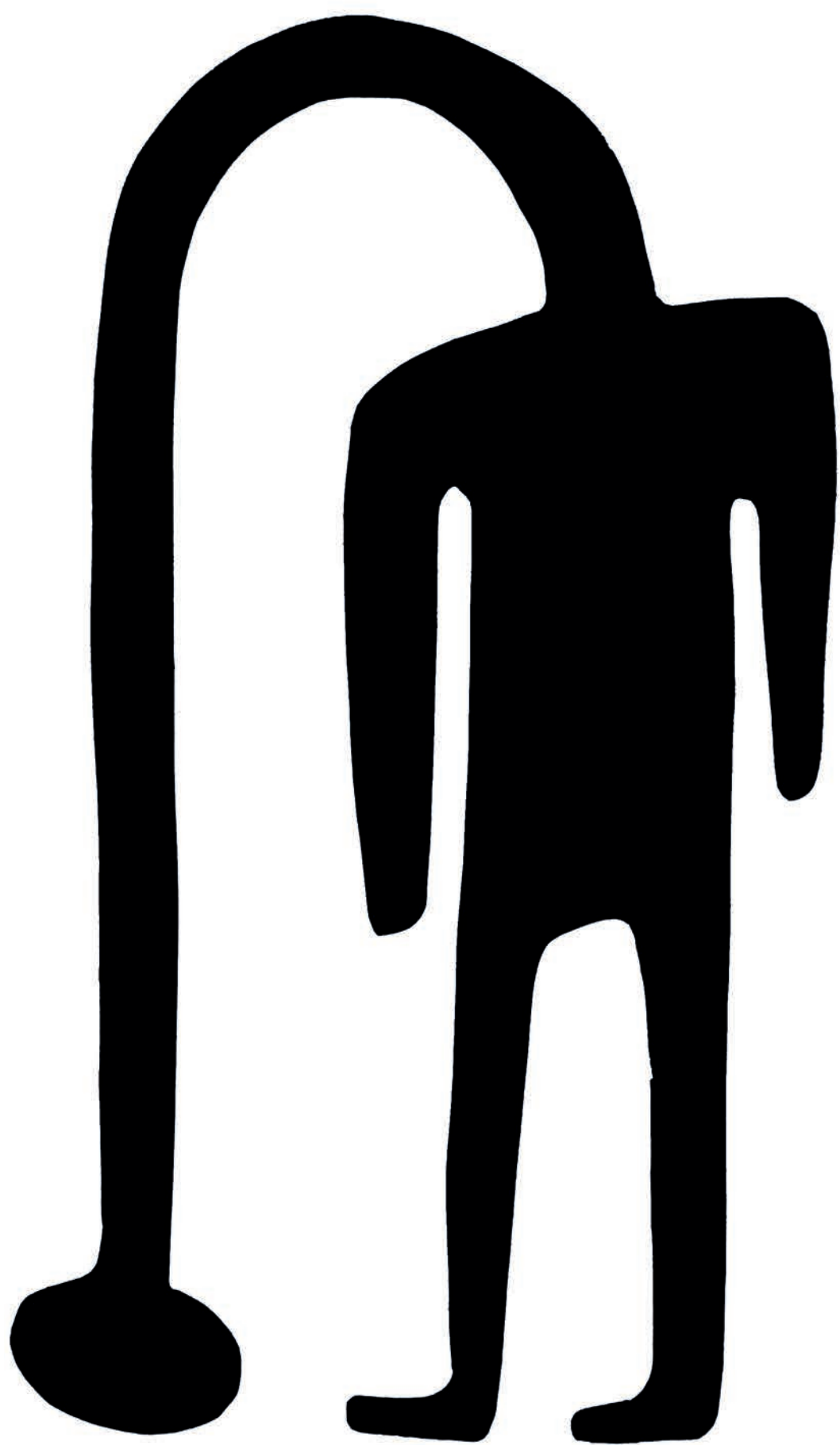
texte Daniel Vuataz

image Augustin Rebetez

Shoe tossing

Parce que si tu réfléchis bien, tu te dis forcément à un moment ou à un autre que le système il est pourri, tu vois, un jour on te dit ouais toi t'es prometteur, viens, montre-nous ton book, c'est beau ce que tu fais, wouah, ça nous plaît vachement, purée, tu sais quoi, viens chez moi on va te filer une bourse de quarante mille balles et on te branche ensuite avec des gens qui ont de l'argent et qui vont t'acheter tes machins, tes œuvres, là, la ville va aussi te passer commande d'un rond-point, tu verras ça paie bien, une fresque dans les chiottes publiques ou une connerie du genre et puis, dix ans plus tard, c'est con, bam, tu te retrouves là à la terrasse d'un bar PMU avec tes souvenirs et ta rage parce que t'es plus au centre du débat, trop années nonante, pas assez indus' dans ta façon de créer ou pas assez urbain tu vois, et puis tu bosses toujours tout seul, t'as pas d'administratrice ni de chargé de diffusion, t'as pas suivi le courant ni les cours artos, en plus t'as l'air d'un vieux prétentieux depuis que des gens plus jeunes et plus *bankable* sont sortis de ces nouvelles hautes écoles et fabriquent des objets bien plus désirables que tes trucs de l'époque, ils savent les vendre eux en plus leurs merdes épurées et forcément, ils te sont passés devant, alors toi tu te dis que tu t'en fous, que t'as eu ton moment, que ta vie elle trouve maintenant son sens dans autre chose, par exemple ta famille, la personne qui partage ton lit, mais c'est là le problème, tu vois, parce que moi si je compte comme il faut c'est vite vu j'ai plus personne.....

.....alors c'est là que j'ai commencé à balancer des chaussures sur les fils électriques, un truc que j'avais vu faire par des Ricains sur Arte dans *Tracks*, le *shoe tossing* ils appellent ça, un genre d'art de rue inspiré des signes de ralliement des dealers je crois, une pratique déjà bien vintage mais ici, dans ma ville, personne ne le faisait, ça, balancer des godasses au ciel, génial, alors rien à foutre j'ai pris toutes mes vieilles pompes – *toss those fucking sneakers on the power lines, dude!* – et je les ai lancées, je les ai toutes lancées, mes Reebok Pump 1989 – celles que portait Shaquille O'Neal à Orlando, mec! – mes putain de Derbies de mariage, mes pantoufles en flanelle, des tonnes de Converse de toutes les teintes, même une paire de Air Jordan One rouge et blanche qui doit valoir dans les mille balles, je les ai envoyées se faire foutre au ciel mes chaussures, d'abord dans des rues décentrées – *toss those motherfucking sneakers on the phone cables, come on!* – parce que ça prend du temps, il faut du cul pour que ça reste croché comme on veut sur les câbles de trolley, et puis comme j'étais mauvais je me suis mis à demander aux gens la nuit de jeter leurs shoes pour moi, ils le faisaient volontiers – *toss them all!* –, rapidement ça a pris une autre dimension et j'ai commencé à leur demander de jeter d'autres objets, pas seulement des chaussures mais aussi des poupées, des flingues en plastique, des toys, des brosses, des bouts de tissu qui brillent devant les banques sur les lignes téléphoniques, tout ça ficelé avec des pièces de ferraille et des lacets fluo parce que je suis peut-être années nonante mais je t'emmerde, moi j'ai perdu ma princesse, et tu sais quoi, dans ces sculptures participatives j'ai mis des symboles de féminité et d'enfance, et puis j'ai lancé pas mal de trucs qui parlent de mon rapport à la Suisse, des cloches, des bidons de Javel, des déos, des balais, c'est un peu un message contre le capitalisme, tu vois, ma liberté brandie face à tous ces fils de chien qui votent facho, une manière d'afficher un truc inaccessible et post-punk, pour la beauté du geste, en tout j'en ai lancé plus de cinquante de ces totems de rue, mais ces blaireaux de la voirie ils essaient de les virer, ça leur prend plus de temps qu'à moi pour les accrocher, ils ont rien de mieux à branler, ils voient pas que c'est de l'art, ils n'admettent pas que ça donne un peu de couleur aux toits des buildings, et puis les gens, quand ils lèvent la tête et tombent sur une Barbie enlaçant un oiseau empaillé avec une raquette de badminton qui se balance au-dessus d'eux, ils prennent des photos et ça c'est déjà le signe que c'est du lourd, tu vois, pour moi c'est vraiment une façon de résister au système, parce qu'un jour ou l'autre, je te le dis, si on fait rien pour que ça change, sérieux, moi c'est ma tête que je vais lancer sur un câble à haute tension, mec.



La citoyenne est une spécialiste du bicross

texte **Matthieu Ruf**

image **Cynthia Garcia**

Quinze novembre. Il fait encore doux. Fin de journée, une lourdeur étrange, pas de vent dans ces quelques drapeaux qui, depuis hier, ont fleuri dans la rue. Je roule sur mon vélo. Lentement.

Les pneus sont dégonflés, j'ai perdu la pompe, il faudrait que je passe à la station-service. Mais ça roule quand même. Je pourrais aussi faire regarnir la selle. Elle s'effrite. Le cuir noir est petit à petit grignoté par les événements. Cela avait commencé par une légère éraflure, sur le flanc droit – la pluie, un puissant virage, j'ai glissé et dérapé sur les grains de bitume qui lacèrent –, c'est devenu un écaillage tous azimuts. Des lambeaux se détachent un à un. La mousse jaune en dessous devient grise à force d'être exposée à l'air et aux intempéries.

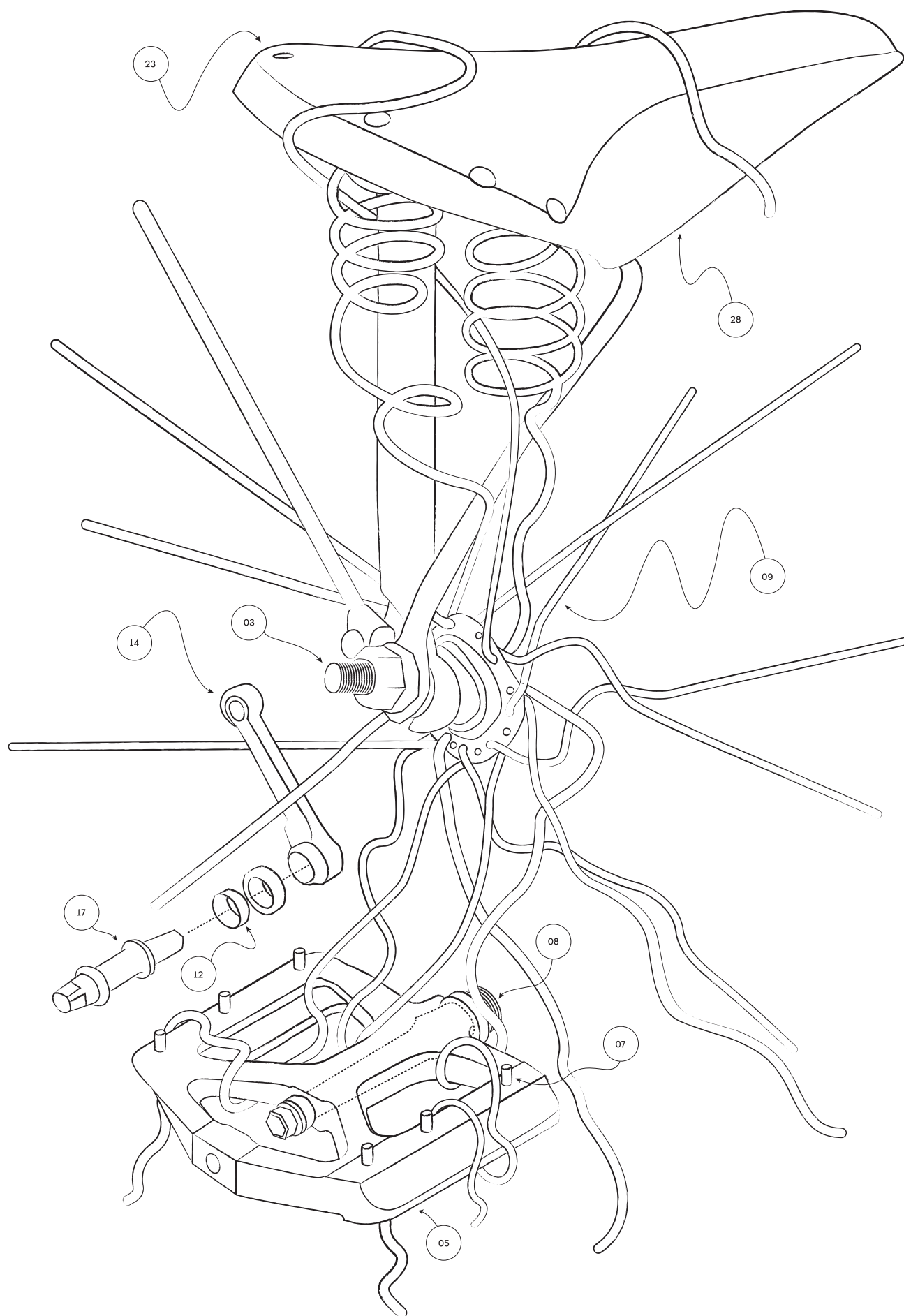
Ce ne serait pas une mauvaise idée non plus de changer le dérailleur. Il patine. Dans les petits régimes, une poussée sur le levier de vitesse fait se décaler la chaîne de deux pignons au lieu d'un, dans un sens comme dans l'autre. Parfois, dans les montées, si je rétrograde trop vite, je me retrouve dans le vide : les pédales ne servent plus à rien, ça fait un raffut d'enfer et le dérailleur cherche, cherche, cherche un pignon plus grand, plus loin, au-delà du dernier existant, un pignon fantôme, qui s'obstine à ne pas apparaître. Pendant une ou deux secondes, je me retrouve dans les limbes de la mécanique. Les jambes comme des hélices. Alors je presse le levier dans l'autre sens et ça se calme, ça crépite plus méthodiquement, ça me raccroche à la pente.

Sinon, la rondelle de protection des plateaux avant n'est plus qu'un souvenir. Je ne sais plus quand ça a commencé : une fissure a dû se former, qui est devenue une fracture. J'ai pu sauvegarder le statu quo quelque temps, en m'assurant que les deux parties restaient plaquées l'une contre l'autre, maintenaient en apparence la continuité du plastique. Mais, c'était à prévoir, un coup de talon mal placé y a exercé une pression trop forte et trop brutale, la rondelle a plié puis cédé dans un craquement net, et un arceau long comme un doigt s'est fait la malle. Après ça, le O mal fermé n'a pas résisté longtemps : quelques coups de pédale audacieux l'ont mis en pièces, le disque de plastique s'est éparpillé par tronçons dans la ville. Il n'en reste plus qu'un bidule de quelques centimètres qui tourne comme un fou avec la roue dentée.

Les freins ? J'appuie, je relâche, et la poignée droite ne se remet pas tout à fait en place, le câble ondule un peu le long du tube horizontal du cadre. Surtout, à l'avant, les patins seront bientôt translucides, les pauvres. Fins comme des crêpes. Des semelles de chaussures usées de bout en bout, mais encore plus d'un côté, celui où la gravité est la plus forte. Du coup, à chaque freinage, le métal sous la gomme gémit. Ce sont des plaintes, des hoquets, des vagissements piteux. A chaque freinage, tant que je serre la poignée, mon vélo crie, comme si la descente lui faisait peur, pourtant ce sont les mémères qui ont peur, quand je déboule dans leur dos tandis qu'elles trottinent sur le trottoir.

Le guidon, ça va. Parfois, dans un mouvement trop brusque, genre course de bicross, la potence à plongeur pivote et ledit guidon se décale d'une bonne vingtaine de degrés sur la droite, par rapport à l'axe de la fourche et des roues. Ça donne l'impression d'avancer dans une direction et de piloter vers une autre, pas très différente de la première, mais tout de même, à la longue, on pourrait se retrouver à Bordeaux en ayant visé Brest. Au bout d'un moment, je m'arrête, je saisis la roue avant entre les cuisses, afin d'immobiliser le tube de direction, et, en tenant fermement les poignées, je donne un bon coup de reins dans le sens antihoraire, pour que le guidon épouse à nouveau l'axe de la fourche. Rien de sorcier.

Quinze novembre. Je roule lentement, pour aller retrouver un ami à l'est de la ville. J'ai un peu de peine avec la montée. Un type me croise, avec qui j'échange une sorte de sourire incrédule. Il fait encore doux. Il y a des drapeaux et des bougies dans la rue, et je me rends compte que je suis en train d'écouter attentivement. Peut-être que pour la première fois je conçois l'existence des déclics suspects. Il n'y en a pas : j'entends seulement le silence des axes instables. Seulement les freins qui couinent, les dents qui se dénudent, les chaînes qui flottent, le cuir qui s'émiette. Les pneus mous. Tous les cliquètements discrets de ce qui, à ma grande surprise, avance toujours. Je pédale et je la remercie, ma bicyclette, de continuer à rouler. Je pédale et, pour aujourd'hui, pour moi-même et un peu pour rire, je décide de la baptiser *La citoyenne*.



~~L'odyssée d'un émeutier 1/30~~

texte Jacques Roman

image Dominique Gigante

Qui instruira le livre du calme ?

*Où que nous allions sous l'orage de roses
la nuit est éclairée d'épines, et le tonnerre
du feuillage, naguère si doux dans les buissons,
est désormais sur nos talons.*

Ingeborg Bachmann

sa parade aujourd'hui n'est pas de pas de l'oie
le rut de l'abruti sur la bête du monde
sa passe sans fin dans la coulisse sourde
se poursuit brutal sans insignes ni drapeaux
– de cette espèce comme poux allons-nous nous dépouiller ?

lugubre lugubre jeunesse à l'auge précipitée
leurs charmants groins et ce rose – ô ce rose ! –
à peine sous leurs dents on entend écraser
crânes au trottoir ils ne défilent plus
ils sont ce manger que les corbeaux emportent
vendus ils vont souples et ramassent cash

tu entasses en secret les fagots ardents
– de quel espoir absurde et enragé ? –
les nouveaux sorciers ont la frimousse fière
le camp n'a plus de clôture ni de dehors
halluciné tu y supposes un violon écorché
une faible voix telle que fut la tienne



Comme la vie

texte Philippe Leignel

image Jenay Loetscher

Nous nous voyons mourir chaque seconde, je crois: tout vient de là, le Mal, la Beauté, tu sais... Nous sommes *poursuivis*, nous le savons, du coup, le ciel est bien plus bleu, la lumière plus intense, notre soif plus ardente – et nous pouvons *tuer*... par terreur de la mort, de notre propre mort, par haine de notre néant, je te dis. Tuer ou créer, ou donner vie... ou les deux à la fois, tellement notre angoisse est profonde, permanente, furieuse, tout comme notre révolte.

Tout cela *se saisit*, non?

Il n'y a pas de paix en nous, sauf...

Mais comment puis-je *accepter*?

Seule la musique... que sais-je... La musique pour nier la mort même?...

Je médite, oui...

Moi qui t'aime avec tant de force, moi qui voyais dans les lignes de ton corps la parfaite mélodie, l'harmonie ultime du monde... Oui, le galbe d'un sein descendant jusqu'à... la nuit... Beau comme un choral de la Passion selon saint Jean... Et moi qui voulais l'étreindre, cette chair adorable, et la posséder enfin dans mon sang!

Voilà pourquoi je suis ici *cloué* – écroué, dit-on, d'accord, dans cette vie... vide...

Et j'attends la lumière.

Prochronies rhapsodiques

Tu sais, il y avait ces moments où je me souvenais de telle «chose vue» avant, lorsque j'étais *dehors*. Oui, ces lourdes brumes d'eau, bleues d'ombre grise et marbrées de halos orangés, ambre ou ivoire, parfois déchirées d'azur tendre et qui semblaient paresser sur le lac, à l'automne avancé, dans l'air encore assez doux mais déjà fraîchissant, porteur des pluies latines qui nous montaient du Rhône... La saison hésitait, rêvassait aux lointains héroïques, telle *une belle d'abandon*, à peine spleenétique et comme regrettant l'infini... Et, soudain, un soleil erratique et songeur, assez pâle au début, presque tendre s'avancait. On eût dit que le monde pouvait nous aimer, au-delà de sa splendeur vacante et de son mépris insensible pour le *triste canevas de nos piteux destins*. La vie se faisait enjôleuse, je te dis. C'est l'effet du grand ciel...

On entendrait presque des mots...

Car j'ai toujours voulu m'évader, *anywhere out of the world*, ou *partout au milieu du monde*, objecte fort justement Cendrars: il nous faut les deux, dans le monde et hors du monde, un monde vu et rêvé tout à la fois, *les vases communicants*...

Bref, vous connaissez tout cela...

Quand j'avais dix ans, que j'allais au collège, déjà il y avait ce long trajet à vélo de trois kilomètres depuis mon quartier moderniste à l'orée des champs: il fallait descendre dans le vallon, passer la rivière – devant les chutes de la M. et leur glauque fraîcheur – ensuite l'avenue de C. – qui s'allongeait sur près d'un kilomètre – avec ses petites villas «coquettes», ses chalets incongrus entre des sapins dégingandés, des mélèzes, des cyprès, des cèdres aux belles ombres bleues, aux sous-bois archaïques... Et enfin, après un dernier virage en «s» arrivait le collège cubique de métal et de verre... au milieu de l'ancien parc d'une grande propriété de campagne et jouxtant l'autoroute au trafic incessant. Et c'était près de cette autoroute, justement, que je venais me réfugier, bien à l'abri dans un bosquet, à regarder passer les voitures et les lourds camions vrombissant... Car *l'autoroute me faisait rêver d'Italie*, du voyage vers la mer et des grandes *vacances au-delà des monts*!

Il me fallait ce flux incessant vers là-bas... on ne sait où..., ce mouvement pur... Comme un parfum des départs... qui puait l'essence et le gasoil mais *justement*... C'était comme un remugle d'aventure sur la route poussiéreuse...

Oui...

La vie jamais ne s'arrêtait, là-bas...

Partir, partir sans cesse, dévorer du bitume et du monde...

Et puis la sonnerie retentissait, c'était de nouveau la presse et l'entassement, l'enfermement orthonormé, *récréation terminée*.

Le Poème est mon père.



3102-974902

Nana

texte Giuseppe Merrone

image Camilla Size

A Saneh Sangsuk

Je suis une femme née dans un corps d'homme. Cette pensée est toujours là, une petite pensée qui lacère mon cerveau et qui refuse de s'effacer. Une femme née dans un corps d'homme ça porte un nom, plusieurs noms. Chez nous, la liste est longue: *kathoei*, *sao braphet song*, *ladyboy*. D'autres encore sont plus insultants.

Quand je croise un homme, je m'imaginer son corps nu; souvent un corps épais, un corps de *farang*. J'y songe avec mépris.

J'aime longer les terrasses des bars; franchir l'enceinte de Nana Plaza aux heures de pointe, voir les têtes se redresser, les conversations s'interrompre; sentir les clients relâcher mes jambes, mes hanches, mes seins. Je m'habille pour être outrageusement belle.

Les autres filles disent de moi que je couche facilement. Et quand bien même? Le gros de mes mensualités ne dépend que de ma capacité à endurer des soudards, et ils sont légion ces malades qui se bousculent pour me sucer la queue.

J'évite en principe les expatriés, ils pensent que marchander les rend intelligents. Mais ils ne sont désormais plus les seuls, et beaucoup de filles aussi ont changé. Un peu la peur du sida, un peu la perte d'innocence des unes et des autres; trop de femmes déçues, trop de touristes déniaisés par internet.

On y baise encore beaucoup à Bangkok, mais au seul motif que celui qui croit acheter bon marché croise celle qui pense vendre cher.

*

Il y a quelque temps, un homme de petite stature se présenta à l'entrée de l'Atomic Bar, et demanda après moi. Il s'agissait du D^r Andrew Dalton qui dirigeait un institut d'études asiatiques à Singapour. Après une thèse remarquée sur les croyances villageoises de l'Isan (publiée et vendue à plus de deux cents exemplaires), ses recherches du moment concernaient les identités sexuelles en Thaïlande, ou quelque chose d'approchant... Je ne sais plus, comme je ne sais plus s'il s'agissait pour lui de déconstruire la préconception sexuée du genre ou de refonder sa différenciation biopsychosociale. Bref, au lieu de s'acharner sur le seul cul des mouches, il avait en point de mire les *kathoei*.

Auteur d'un essai exploratoire sur le sujet très remarqué (vendu à plus de trois cents exemplaires), le D^r Dalton méditait un nouvel opus construit à partir de récits de vie. Je l'ai immédiatement regardé de haut, question de taille aussi.

— Je suis lassé par les études quantitatives, disait-il. (A bien y réfléchir, le D^r Dalton était porté à déconstruire plutôt qu'à refonder.)

— ...

— Oui, il faut l'admettre, c'est en regardant une société trier ses ordures qu'on en apprend le plus. (Citation d'une éminente collègue sociologue.)

Devais-je le prendre comme un compliment? S'adressait-il à mon intelligence? J'étais certes connue dans tout le *soi* Nana pour avoir fait des études, mais là je n'étais qu'une fille de bar, ni plus ni moins. Il n'aurait pas dû jouer la carte de la complicité intellectuelle, encore moins celle de l'humour pour initiés.

Le D^r Dalton avait des cheveux blonds et bouclés, des cheveux très fins, collés sur le front par la transpiration; une calvitie naissante creusait profondément ses tempes; ses yeux étaient clairs ou plus exactement d'un gris délavé. On pouvait difficilement rêver mieux comme tableau de la disgrâce: le nez étroit et pointu; les lèvres molles encadrant un sourire crispé; le visage blanchâtre et joufflu planté entre deux frères épaules; puis, jaillissant d'un marcel, les bras courts sans relief musculaire; les jambes ridiculement minces; la bedaine proéminente et les hanches larges si peu masculines. Le tout avait la forme et la raideur d'un bouchon de champagne; la capacité de déplacement en plus, le soupçon d'allégresse en moins. Le pire était sans doute cette voix haut perchée, nasillarde, qui gommait le charme d'une parole posée et professorale.

Au bout du premier verre, le D^r Dalton me proposa de trouver un endroit plus propice à la conduite d'un entretien. Comme un grand, il appela la *mamasan*, et lui remit les cinq cents baths du *bar fine*. J'étais libre de le suivre mais pas encore au bout de mes surprises. L'intrépide chercheur avait fait le chemin depuis l'université Thammasat, haut lieu de la contestation étudiante des années septante, au volant d'une Toyota rouge. A défaut d'autre chose, l'homme savait jouer d'une symbolique forte. Quelques centaines de mètres dans le trafic heurté et chaotique de Bangkok suffirent ainsi à me convaincre qu'il eût été moins périlleux de participer à un rodéo motorisé aux côtés de James Dean.

— Nous pourrions commencer par bavarder librement, me dit-il.

— Alors, roulons un moment.

— Vraiment, je vous remercie de me consacrer un peu de votre temps.

Il avait une propension marquée au remerciement, chaque fois accompagné d'une légère inclination du buste. Tentative de mise en confiance? Simple technique d'enquête? Je crus plutôt discerner un automatisme longtemps exercé, ce long travail d'assouplissement de l'échine qui est propre à son milieu.

Plus on roulait et plus j'étais travaillée par la peur. L'envie déjà, mais la peur surtout. *C'est un étranger, ça fera des vagues... Un chercheur renommé, ça ne passera*

pas inaperçu... La raison s'emballait vers l'absurde pour me protéger. J'imaginais dans un enchaînement, aussi grandiose que fatal, l'indignation de la presse occidentale après la découverte du corps horriblement mutilé, la douleur de la veuve sur CNN, la science universelle en deuil, la mise en péril du secteur touristique, les hôtels vides, les chattes thaïes durablement inactives... Même le flic le plus corrompu de Bangkok comprendrait l'impérieuse nécessité de coffrer le coupable.

Il y eut cette voix pourtant, se mêlant à toutes les autres, d'abord frêle, puis sèche comme la peur qui s'évapore. *Crève-le!* Le monde entraînait dans mon brouillard. *Ce mollusque a-t-il la moindre importance? Qui pourrait bien le pleurer? Est-il même marié? N'y aura-t-il pas un collègue pour étayer un soupçon, répandre une rumeur? Oui, on dira de lui ce qu'il faut dire: un sale mec! Une ordure de sale mec perché sur son vice et l'argent public. La recherche... Qui croira cette fable? Qui croira que ce baveux croit vraiment à ce qu'il fait? Qui croira que le sale mec a passé ses nuits à potasser la littérature? Qu'il est mort lors de sa première sortie nocturne en ville? Le problème du sale mec est qu'il sait avant même d'avoir vu... Le sale mec bande pour une invitation à Stanford, pas pour une pute de Nana. Le terrain est son fardeau; communiquer les résultats, voilà son plaisir à lui.*

La flèche du destin se retournait. Le désir me frappait aux tempes, un flux de sang chaud me remonta la hampe. Lui par contre me faisait bander. Je bandais d'une manière que je devinais impudique. Rien ne pouvait plus m'arrêter.

C'est ça le crime, un court instant.

J'eus toutefois le sentiment, après coup, d'avoir été injuste avec le D^r Dalton. Le bonhomme était certes pittoresque, voire pathétique. Il ressemblait à un vieux gamin déambulant sur le *soi* Nana le plan d'un campus américain à la main. Néanmoins ce n'était pas un prétentieux sinistre, un de ces universitaires globalisés qui, entre deux suçages de bite orientés carrière, pensent qu'il me fait un honneur lorsqu'il vient me casser le cul. Il y avait en vérité quelque chose de trouble chez le D^r Dalton, un léger décalage. Une conscience vague de la grande misère des académies — la frustration — l'avait poussé jusqu'ici. L'idée surtout, en tant qu'homme, loin des mièvreries compassionnelles, lui avait fait penser que l'étude des *kathoei*, de la prostitution, donne une spécificité rare au chercheur: le courage intellectuel d'affronter sa part d'ombre. Mais ce courage-là n'arrivait pas à prendre le dessus sur le reste.

Le découper fut comme rétablir un peu de vie dans les couloirs vides d'une bibliothèque.

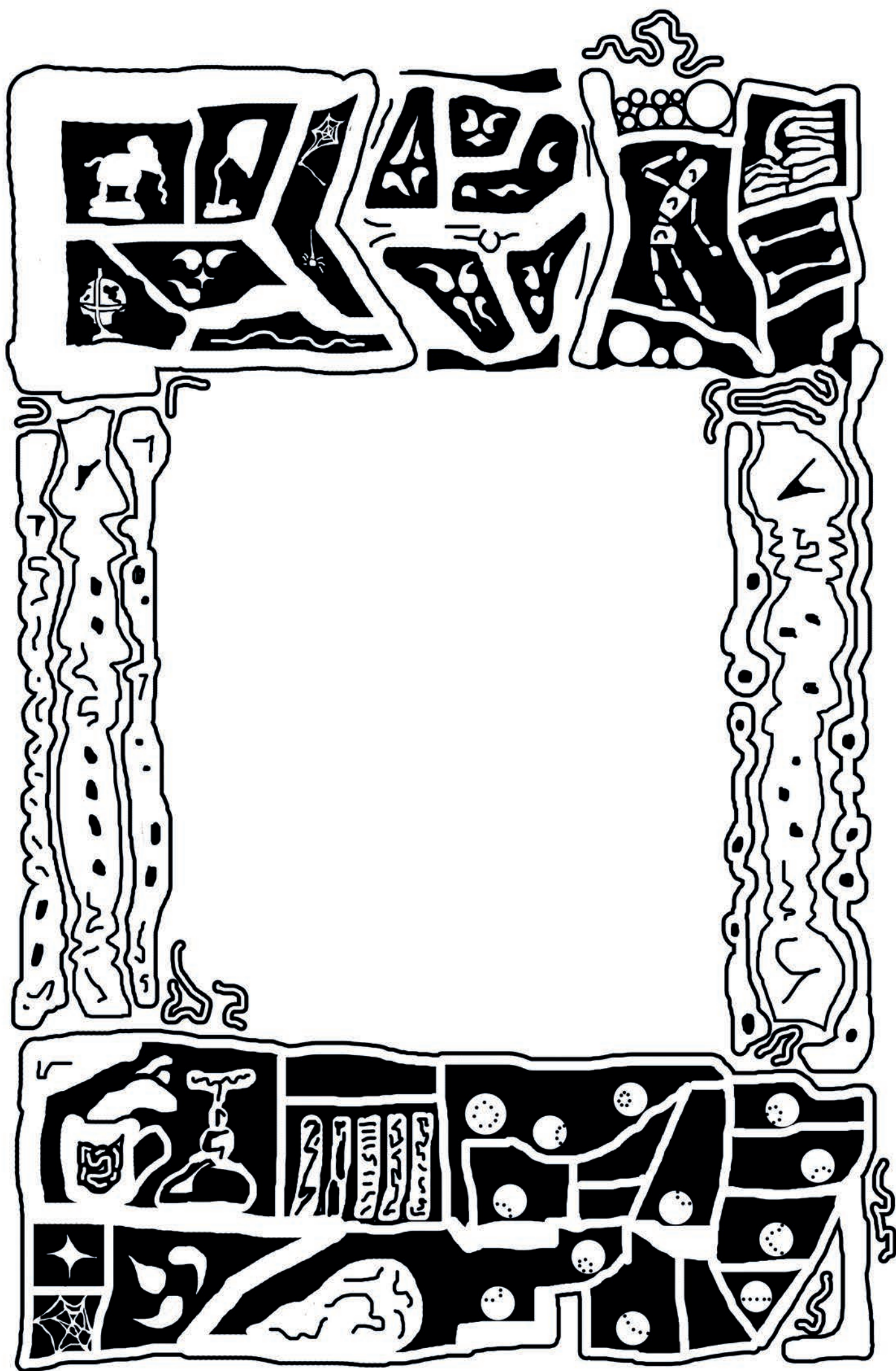


Fenêtre

texte Noémi Schaub

image Bruno Schaub

La fenêtre ouverte laisse entrer les bruits de la rue, une voix d'homme demande son chemin à une voix de femme, des cris d'enfants se rapprochent et s'éloignent, sans logique, le vrombissement d'un moteur retient son attention puis se dissipe. La couverture est lourde, retient parfaitement la chaleur, jusqu'au nez, tandis que l'air de la pièce est frais. Elle remue l'épaule, les hanches, un courant se glisse sous le tissu, elle rabat, enfouit son visage pour boucher le trou. Elle ouvre les yeux par à-coups, scrute la pièce sans y chercher quoi que ce soit. Cette chambre n'appartient à personne, les objets qui la peuplent ont été choisis pour leur neutralité, dès qu'elle referme les yeux elle oublie à quoi ils ressemblent. Blottie, à l'abri, elle découvre les bruits de l'intérieur, ceux qui sont ignorés de la rue, ceux qui ne sont qu'à elle. C'est principalement un souffle léger, fragile, mais régulier, un sommeil imperturbable, elle s'en rapproche. Entre elle et le son, il y a le vide. Elle dresse son corps sur le lit, dans un élan pénible mais volontaire, elle agrippe la couverture, la glisse sur ses épaules, s'emballe et va s'asseoir par terre, le dos appuyé contre l'autre lit, celui d'où vient le bruit. Elle lui tourne le dos mais recueille précieusement toutes les vibrations. Les paupières à nouveau closes, elle calque sa respiration sur ce souffle, s'imprègne de cette tranquillité, défait les milliers de nœuds, les uns après les autres. Puis, les constellations anciennes viennent se fracasser à toute vitesse contre ses tempes et l'enserrent.



Carte postale sur la route de Belgrade à Lausanne

texte Valérie Baumann

image Zivo

Cher Roxy Miéville*,

*quadrupède canin de Jean-Luc Godard dans *Adieu au langage*

Sur la route qui file à Belgrade, j'ai rencontré un maître. Comme lors d'un coup de foudre – j'ai été frappée de plein fouet. Mais l'instantané de son témoignage en tant que martyr de l'adieu – infini – a brûlé ma rétine pour se retirer dans l'invisible: je ne le vois plus parce que je le vois trop bien, ce chien.

Au beau milieu de la route, avec un bout de patte avant sectionnée, posé devant lui. N'ayant pas eu le temps d'apprendre à boiter, il restait planté au milieu de la route.

En attendant la fin.

Nous passâmes trop vite, passants automobilisés comme tous les autres. Je suis marquée par cette vision subite et j'ai maintenant un fil à la patte, à la fin du voyage: celui de la narration – qui annihilera le choc.

Dans la voiture, nous roulions vers la première frontière. Il y en aurait trois jusqu'à la quatrième... personnalité. On pourrait dire: déterritorialité. J'aime ce terme, indicateur certain de son époque. De l'une à l'autre, nous roulons encore. Je perds le chien, je le retrouve dans les forces motrices machiniques.

Il y a symboliquement un tunnel alpin: la voiture ferrée, immobilisée sur le train, nous nous serons laissés traverser, secouer peut-être de «personnalité» en «personnalité», inconsciemment, parce que la montagne, en ses entrailles, nous y aura contraints (c'est-à-dire expulsés) – frottée, râpée aux rugosités du tunnel ferroviaire qui gainait au plus juste le convoi, je me suis imperceptiblement glacée d'effroi devant le grand format de l'estampe posée au sol – au moment même où celle-ci a mis en branle la pulsation rapide des souvenirs – par ceux-ci saccadée, pour ainsi dire, ainsi je suis revenue aux entrailles davantage qu'au bercail? Que se passe-t-il face à l'âne gratté sur le graphito de Zivo, mais qui désormais semble battu comme on battait le grain au fléau pour le séparer de l'épi: dispersant une énergie joyeuse...

Je l'avais cru, c'est vrai, ô Joie qui fait peur, dans un premier temps – ô combien l'œil doit-il s'habituer à ce qui lui est obscur, dans la blancheur des éraflures sur fond noir – je l'avais vu, l'âne meilleur, en somme, les yeux doucement clos, avec l'arrière-train englué dans l'attente du prochain coup, englué comme une mouche d'été moite sur un ruban-attrape. Non. Je rature (et prolonge, ce faisant, le griffonnage mental): il est légèrement embué, son postérieur fort odorant de la paille

tournoyante des récoltes mûres, il est pris en plein cœur du tabou visuel, voilé d'une brume souple mais poussiéreuse. Soudain mon regard rétro/viseur («tu vois, il nous faudrait un flingue chargé pour tous les abattre, ces chiens fauchés, agonisants sur les routes dans les Balkans, d'ailleurs une artiste en a fait une installation, avec tous ces cadavres») (et dans le même cri retenu et si sobre, il se révolte contre les guerres qu'il y a eu chez lui, récemment) – Hypnotisé, l'animal, soumis?

Ici, Roxy, pardonnez-moi cette digression à l'atelier, où le subconscient s'offre en un flash-back un retour aux sources (c'est la fonction première de l'atelier, sans aucun doute). Et je saisis au vol, c'est-à-dire que je reprends ici tel quel son terme de «subconscient», tandis qu'il est conducteur, que le dialogue s'effiloche en mes silences, afin que ça me parle au mieux: l'âne, pardi, cela saute aux yeux, il a un fil de fer souple qui lui encercle le museau (la bouche) de manière très lâche. Donc il pourrait sans peine s'en dégager!

L'humain désarçonné, ici, c'est déjà accompli, pas besoin d'une ruade en plus. Il se trouve déjà écartelé (par décollation) entre une tête (qui s'est logée dans un coin de l'image) et son pauvre corps culbutant d'animal.

Frère Lune! Oui, elle est voulue et récurrente sous ses doigts, la discontinuité-des-têtes-libres-de mourir comme une vague sur le sable..... et qui peuvent «rouler», telle une lune dans notre firmament.

De quand peut bien dater la bénédiction de cette main qui le bat?

Mais le sens caché, ou qui s'étage, traditionnel, des quatre niveaux de lecture, comment l'en libérer, cet âne qui plisse les yeux d'intelligence, autrement que par le déchiffrement ou déchiffrement des lettres disséminées, deux fois présentées au lecteur-chercheur d'aiguille dans de la paille, sur le graphito?

Je demande alors le sens des lettres récoltées, moi dans l'ignorance de sa langue, dans le cours du dialogue, au conducteur, tandis que je suis assise à la place de la passagère. Takô (je), il me traduit ce qui nous transporte: «C'est ainsi, ou: c'est la vie.»

O Roxy, est-ce la nouvelle mort en premier lieu, l'illusion du film qui vous détache ci-devant l'écran, comme si, finalement, un lien plus subtil entre vous et nous était une question de vision améliorée. Vous, doué d'ubiquité en surgissant dans toutes les salles obscures, le flair aiguisé, la truffe luisante de santé! La troisième dimension est un peu trop facile et séduit sans convaincre (certes, ce n'est pas son but). Dès lors, moi dans

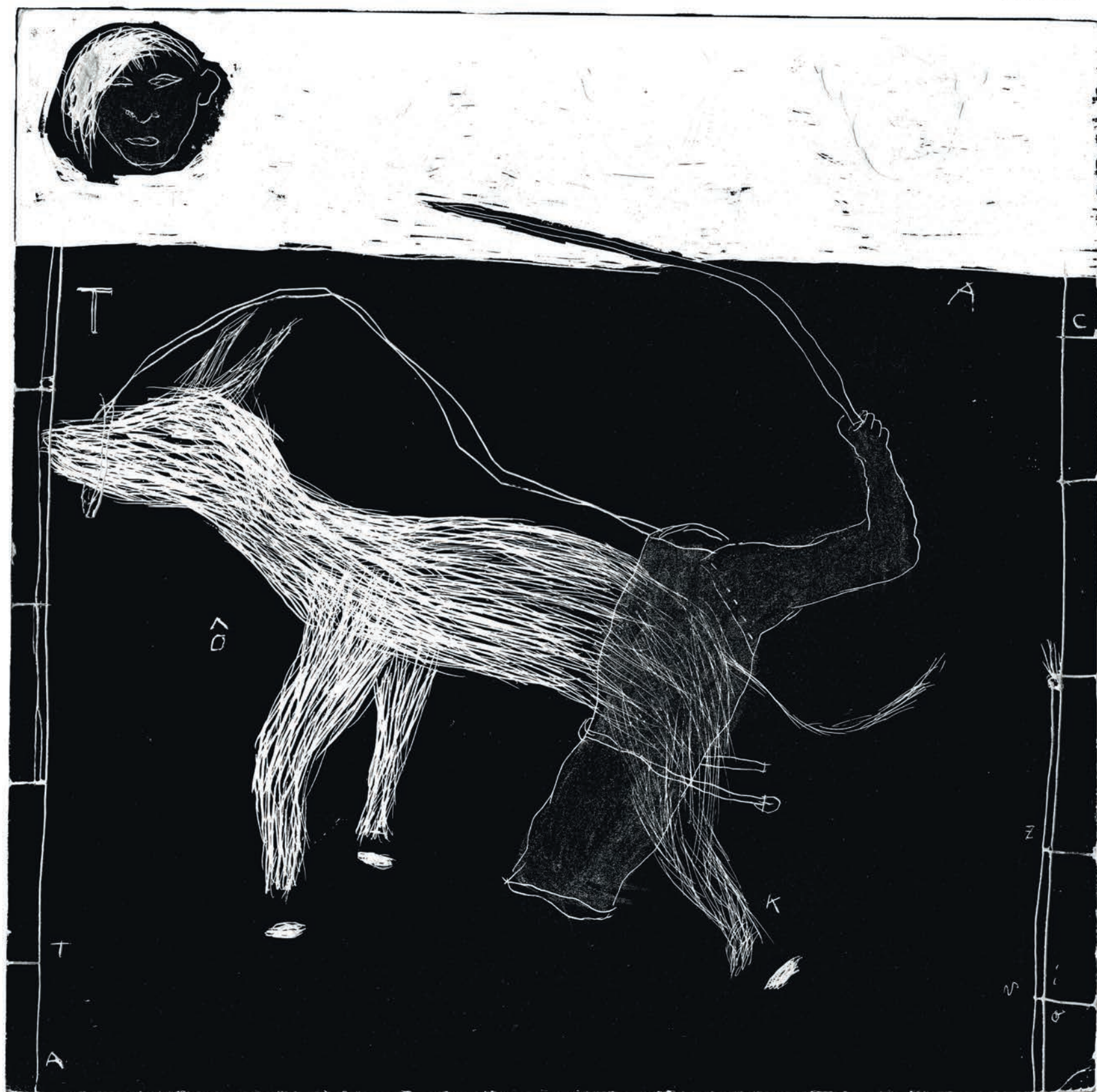
l'impossibilité de glisser mes doigts fins dans votre beau pelage – l'avez-vous roux, brun chaudement cuivré comme mon maître au milieu de la route avant Belgrade, en plein midi supplicié, oh! il ne m'en souvient guère – je vous écris un petit mot rapide ci-dessous nous concernant tous, nous les nouveaux spectateurs de films, encore sous le charme de la 3D.

Sans franchir la dernière frontière par les lacets du col de la montagne, nous pénétrâmes expérimentalement, par son tunnel à une seule voie, une sorte de «déterritorialisation», et, sans surprise, mon cœur se serra sitôt l'entrée derrière nous. Souffle changé, nous aurions pu suffoquer. Derrière l'homme-travailleur aux champs de son âne se noue le lasso cependant que se dénouent ceinturon ou étriers, à proximité du torse humain – à l'antique comme on l'observe: devenu acéphale avec le temps – et dissimulant le sexe de l'âne.

Le double fil de fer qui musèle l'âne de Zivo est une courroie de transmission, notre imprégnation des voies travaillées dans la nuit noire du tunnel (et c'est du concret, cf. ci-dessus), parce que torques par de lents mouvements telluriques. Nous toujours secoués. Sans relâche. Vu que tout, ici-bas, engrange les coups, mais ne saurait les retenir?

L'âme absurde survient d'une coupure de courant. Il fait nuit par surprise. Or l'âne de Zivo, qui se lève avant le jour, au pelage si dru car peigné d'écorchures a, lui, perdu même ses petits sabots au pas de velours, au cours de son immobilisation. Pourtant traces il y a. Elles me touchent. Qui m'accompagnera dans l'aveuglement, sinon le chien du voyage, par son appel muet à l'effacement de soi: il n'était soudain plus qu'à trois pattes, debout, éclatant dans notre regard-choc et attendant sans un cri comme un maître sa fin sur la route (si c'est une voie) (ce n'est pas nous qui l'aurons shooté, écrasé, achevé) – «Nul n'est saint s'il laisse une trace» (Lao Tseu). Sommes-nous des criminels en puissance, tous sans exception, ou des vivants condamnés à amadouer la violence la plus enfouie en notre ambivalence de toujours?

J'attends votre réponse avec une patience humaine – j'ai dû effacer la netteté à certains endroits, pour pouvoir terminer. Mais je vous raconterai un Zivo comme saint François prêchait les moineaux.



Usine à... jazz !

texte Noémie Pétremand

image Joëlle Isoz

« Sériusement, Jean, on crée des usines à gaz. Ça sert à quoi tout ça ? Ça sert à qui ? Pas à nous en tout cas... Et le pire, c'est que tout le monde le sait mais personne ne bronche !
 – Arrête de réfléchir, Tom, tu t'fais du mal. Allez, bon app' !
 – Bon appétit... »

Les deux hommes, assis à l'orée de la forêt, prennent leur pause de midi. Vue plongeante sur une usine désaffectée de la zone industrielle dans laquelle ils travaillent, qui ne fonctionne plus depuis des années. Abandonnée par l'homme, reconquise par la nature : les mousses établissent leur quartier général dans la pierre, les plantes font du rappel le long des murs, l'eau s'infiltre gaiement là où elle peut... Tableau gris, néanmoins vivant.

Un peu de pain, fromage, saucisson. Ils mâchouillent en silence, le regard perdu dans le terrain vague qui se dilate sous leurs yeux. Un verre de rouge : ils trinquent. A quoi exactement ? Je n'sais pas. Il n'y a plus rien à fêter depuis longtemps mais ils continuent, par habitude sûrement. C'est bien connu : quand tout est vide, on s'entête à remplir avec ce que l'on a sous la main : un brin de routine ou de nostalgie, des paquets de souvenirs froissés... C'est toujours mieux que rien.

– Je crois que c'est l'heure... On y retourne ?
 – Attends, Jean, respire un coup, hein ? On a le temps ! Café ? Clope ?
 – Ok... Mais vite fait !

Le vent se lève, faisant danser devant eux les feuilles d'automne. Ballet de couleurs et d'allégresse dans ce monde terni. Elles sont mortes et pourtant... Lueur d'espoir, promesse de vie. Voilà que le paysage change soudain sous deux paires d'yeux qui retrouvent la contemplation émerveillée de l'enfance.

– C'est joli.
 – Oui.

La magie est de courte durée pour l'un, mais elle fait vibrer l'autre. Et si cette sensation fugace pouvait être récurrente ? Quotidienne ? Tom écrase résolument sa cigarette et se lève.

– Jean, je ne vais pas venir bosser cet après-midi. Raconte-leur ce que tu veux, ça m'est égal. Je vais faire une balade en forêt, histoire de faire le plein de ces belles couleurs avant que tout devienne gris... ou blanc.
 – Tom... Arrête tes conneries...
 – Oui, justement, c'est ce que je fais. J'arrête mes conneries. Allez, bon aprèm !
 – T'es taré, vieux ! Ça va jaser...

...

– Tant mieux... que ça jazz !



Un couple au travail

texte Mélanie Chappuis

image Zep

Bientôt 10 heures, je ressens comme une victoire d'avoir répondu à deux ou trois emails, je passe sous le silence de ma conscience l'heure perdue sur les réseaux sociaux, 10 heures et quart, ma conscience s'éveille, déjà une heure et quart sur facebook, pourquoi hein, pourquoi!? _tais-toi, tais-toi il y a eu ces deux articles intéressants quand même, _ah ouais !? vas-y, résume!... Bon, 10h30, se mettre au boulot, terminer le roman, non, continuer les nouvelles, non, écrire la chronique, non, le texte de commande, non, téléphoner au dentiste, pour mon fils, ah, et merde, écrire à l'assurance pour le vélo volé, chut, on s'en fout, on s'en fout, on fait comme si on était au bureau, travaille, crée, écris, les enfants et l'administratif ensuite, pendant la pause, on n'a pas droit à une pause quand on a encore rien fait de productif, mais alors quoi, ça ne vient pas, il paraît qu'il ne faut pas écrire quand on n'a pas le moral, ou la foi, il paraît qu'il faut écrire tous les jours, à heures régulières, il paraît qu'il faut écrire tout et n'importe quoi jusqu'à ce que sorte une perle, il paraît qu'il faut choisir ses mots, les laisser monter de son cœur à sa tête au lieu de cracher n'importe quoi sur son clavier, 11 heures, l'homme aimé en haut dans son atelier, ça fait depuis 8 heures du matin qu'il travaille, concentré comme toujours, efficace comme toujours, il va envoyer un mail bientôt, avec une planche ou deux, *qu'en penses-tu mon amour?*, tu vas lui dire ce que tu en penses, tu vas être admirative et te dire que tu aimerais bien que lui aussi le soit, il va être 11h30, il va bientôt te proposer *une petite bouffe rapide*, tu vas répondre, oui, tant qu'à faire, il va te parler de tout ce qu'il a appris ce matin, parce que lui, quand il dessine, en même temps il peut écouter la radio, fouiller dans les archives, se concentrer sur ce que disent des personnes consacrées qui ont réfléchi au problème,

et toi tu n'auras rien à dire à part que c'est bloqué, ça ne sort pas du ventre, ni de la tête, ni du cœur, rien, il y a tout le reste qui pollue, facebook, le téléphone au dentiste, le roman à finir mais le texte à rendre et aussi la chronique, et le futur employeur potentiel à relancer, mais pas trop, sinon ça fait morte de faim, et c'est fou tout ce qu'il a appris ce matin, et la petite bouffe dure depuis passé une heure, et dans trois heures les enfants sortent de l'école, et il faudra répondre au plombier tout à l'heure, ah vive le boulot à la maison, redescendre, vite trouver quelque chose qui justifie cette journée, vite inspiration, vite pondre un texte, hop, le texte de commande est sorti, oh oui c'est bon, allez hop, la chronique, oui ça vient, oui c'est bien, et tiens, une phrase pour mon nouveau roman, la dernière volonté de ma chère héroïne du passé, pendue sur la place publique: «Seigneur, je veux goûter à l'extase de l'air qui vient à manquer, sentir mon âme s'échapper de mon corps et mon sexe arroser les mandragores», triste phrase, belle phrase, l'espoir là où on le peut encore, la lui envoyer par email pour voir ce qu'il en pense, et la chronique aussi, la réponse arrive, il aime, il signale juste une faute d'orthographe là, toujours mon problème de futurs et de conditionnels, pourtant le futur est toujours conditionnel, on s'en fout, juste une faute et il aime, aller l'embrasser, parce qu'avant, pendant le déjeuner, on était plutôt sombre, plutôt pas très sympa, quelle chance on a, avec cet homme-là, il est 16 heures, les enfants vont arriver pour le goûter, on peut se réjouir, on n'a pas trop mal travaillé, pour finir.



La Samsonite à coque dure couleur pétrole

texte Eugène

image Adrienne Barman

« Avec toi, c'est toujours pareil », assène-t-elle, bras croisés.

Sa tête penchée vers la gauche forme un angle bizarre avec l'épaule. On dirait qu'on lui a planté un poinçon dans la clavicle.

— Si tu dis ça encore une fois, je me casse, prévient-il, vautré sur le sofa.

— Pfff... Les mecs ne se cassent jamais, ricane-t-elle. C'est toujours les filles qui se cassent. Les mecs sont trop lâches pour ça.

— Alors, répète et tu verras bien.

— Je verrai quoi? Toi qui lèves ton gros derrière du sofa Ikea et qui attrapes ta Samsonite pour la remplir avec tes... tes chemises de merde jamais repassées? Je verrai quoi? Toi, le grand héros, qui prends une décision pour la première fois de son existence?

Il fulmine de rage, en silence, écrasant ses molaires supérieures contre les inférieures. Dans l'appartement deux pièces et demie, la tension est palpable comme disent les journalistes jamais avarés de formules toutes faites.

— Enfin, je peux me tromper, enchaîne-t-elle. Le gros débile que j'ai épousé il y a cinq ans va peut-être sortir deux minutes de ses coupes du monde sur Playstation pour réaliser qu'il y a une vie autour de lui.

— Alors, vas-y, menace-t-il. Répète ta phrase!

— Et comment que je vais la répéter: « Avec toi, c'est toujours pareil! Avec toi, c'est toujours pareil. »

— Tu te répètes un peu.

— Connard.

Il se lève avec énergie, attrape la Samsonite à coque dure couleur pétrole et l'ouvre en grand sur le tapis berbère, acheté à la fin de leur voyage de noce à Marrakech. Intriguée, sa femme l'observe. Tout à coup, la fatigue envahit ses membres. Voilà plus de trois heures qu'ils se prennent de bec, se balancent des reproches, s'insultent et ricanent.

Tout a commencé vers minuit quand monsieur a avoué à madame qu'en fait, le week-end dernier il n'était pas vraiment en séminaire de formation continue en Bourgogne, mais plutôt à Munich, avec des potes pour l'Oktoberfest. Imaginer son mari vautré sur sa chope de bière de dix litres, en train d'uriner sous la table

dans des rigoles prévues à cet effet, tout en reluquant les nichons des serveuses a rendu dingue madame.

Pendant qu'elle se masse la nuque, le mari continue son petit manège. Etrangement, au lieu de fourrer dans la valise ses fameuses chemises non repassées, le mari se penche vers l'imprimante installée à côté de l'ordinateur fixe pour attraper le bloc de papier A4. Les cinq cents feuilles vierges sont encore emballées. Le mari déchire le papier protecteur et extrait délicatement une feuille. A l'aide du feutre épais qui traîne sur la table basse depuis des mois, il écrit « Avec toi, c'est toujours pareil ». Puis, il froisse le papier 80 grammes et le jette dans la valise ouverte. On dirait la gueule d'un monstre qui avale sa proie dodue.

En silence, il tend le feutre à sa femme.

— C'est quoi encore ce jeu débile? siffle-t-elle entre ses dents.

— Ne dis rien. Ecris.

Exaspérée, sa femme prend une feuille de papier sur laquelle elle note: « T'as l'art de trouver des jeux à la con, chéri. » Il lit la phrase; la froisse et la jette dans la Samsonite. Les deux boules froissées se touchent dans le fond de la valise.

Ensuite, il attrape une troisième feuille et note un nouveau reproche. Elle fait de même. Et ils recommencent. Sans se presser. En réfléchissant à chaque fois au reproche à formuler. L'horloge Calvin Klein fixée au mur, au-dessus de la télévision éteinte, égraine les heures avec indifférence. Par la fenêtre, la lune observe ce couple taciturne et bavard. Deux cent cinquante reproches chacun, écrits, froissés et consignés dans une valise couleur pétrole!

Au petit matin, le mari allume l'ordinateur fixe. Epuisé, mais voulant à tout prix terminer ce qu'il a commencé, il ouvre la page Easyjet afin d'acheter un billet simple course pour la destination la plus lointaine qu'on puisse effectuer avec cette compagnie. Par chance, il reste un billet à quarante-et-un francs seulement. L'avion décolle dans deux heures trente.

Au moment d'imprimer son billet, il réalise qu'il ne reste plus de papier... Bien qu'à bout de force après cette nuit blanche, sa femme est trop curieuse pour simplement le laisser se débrouiller. Alors, elle va chercher la photocopie de ses ho-

raires d'enseignement qui dort dans son sac à main depuis des semaines. Le billet est imprimé du côté blanc.

Ensemble, ils grimpent dans la vieille Subaru et quittent la ville encore endormie. Les étoiles sont mangées par les réverbères qui seront bientôt dévorés par le soleil levant. Sur l'autoroute, quelques trente tonnes polonaises foncent vers on ne sait quel supermarché.

Enfin, l'aéroport est en vue. Ils abandonnent leur voiture au quatrième sous-sol du parking qui en compte huit. Au même instant, sans se concerter, ils s'imaginent ce trou inhumain de deux cents mètres de côté et huit étages de profondeur.

Tandis qu'ils marchent en direction du check-in d'Easyjet, elle commence à comprendre ce que son mari manigance. Elle n'arrive toujours pas à croire que cette idée vienne de lui.

Ils se plantent devant l'employée à gilet orange qui demande le billet et le passeport du mari. Il tend les deux documents. En retour, l'employée indique le numéro du siège qui lui a été attribué.

— Vous avez des bagages? demande-t-elle.

Il et elle posent la Samsonite à coque dure et noire sur le pèse-charge.

— Un kilo cent, s'exclame l'employée Easyjet. Vous savez voyager léger, vous!

— Ah non, c'est du lourd, rectifient-ils.

La valise est déposée sur le tapis roulant. Lentement, les cinq cents reproches disparaissent dans les profondeurs de l'aéroport.

Sans se presser, le couple regagne la Subaru et reprend la direction de la maison. Pour une fois, le pare-brise maculé de moustiques écrasés ne suscite aucun commentaire agacé de la part de l'épouse. Pour une fois, il n'allume pas France Info pour avoir toutes les dix minutes le bilan d'un attentat à l'autre bout du monde. Les rayons rasants projettent les ombres des peupliers sur l'asphalte.

Quand ils ouvrent la porte de leur appartement, ils sont accueillis par la sonnerie du réveille-matin qui, comme chaque matin, retentit à 7h15.



Je ne suis pas un « selfie », je veux fermer les yeux

texte Boris Senff

image David Burnier

« Il y a d'abord la fausseté imminente de toute la scène, son cadre naturel. »

En un temps pas si lointain, vint à ma connaissance un photographe mal à l'aise dans son siècle, mais prodigieusement versé dans l'art de marier lumière, chimie et papier. À l'heure où ses collègues faisaient commerce de leur technique, il conservait pour son seul usage le fruit de ses recherches, déjà fort avancées lorsque je le rencontrai dans un club très fermé, dévolu à la dégustation d'élixirs et de substances propices aux visions. De même qu'un alcool rare emprisonne, pour mieux l'exhaler, l'esprit des plantes dont il est à la fois le produit et le gardien, sa maîtrise du regard n'empruntait à la mécanique que le strict nécessaire pour enfermer des parcelles du réel, restituées ensuite sur tirage selon les lois puissantes de son imaginaire. Il connaissait si bien les conventions que, loin d'exercer une limite sur sa fantaisie, elles devenaient ses alliées pour démultiplier les effets de sa volonté créatrice. Ses portraits dérobés trahissaient la vie intime de leurs sujets : traits déformés par la bassesse ou la folie ou, au contraire, illuminés par l'exigence intérieure, la pureté irréfléchie. Il en allait de même de ses paysages, infailliblement traversés d'une clarté prophétique ou imprégnés du poids de l'histoire – quand ils ne délivraient pas une vérité criante sur le présent. Les initiés chuchotaient qu'il pouvait rendre sa visibilité à Dieu et percer l'œil du Diable...

Au moment où je fis sa connaissance, cet homme exceptionnel entièrement voué à ses dons s'inquiétait pourtant de la suite à donner à ses travaux. De profonds sillons barraient son noble front quand il m'exposa être devenu le premier obstacle à ses progrès. La marque de sa pensée devenait trop forte et, dans ses images, son monde intérieur prenait le dessus. Les principes abstraits de ses conceptions apparaissaient inopinément sur les négatifs, parasitant les préoccupations concrètes de sa

pratique. Son visage planait derrière les fenêtres qu'il ouvrait sur le monde. La chambre noire devenait l'écho des tribulations de son crâne et ce jeu de miroir accidentel amoindrissait la portée de ses vues, dispersées dans le labyrinthe inextricable d'un égotisme involontaire. Un critique renommé, toujours au fait de tout, même de ce qui ne se laissait pas voir, avait publiquement moqué l'artiste secret, mais constamment jaugé par la rumeur : « Je crois avoir déjà vu quelque part le coup du photographe pris au piège de sa propre image. Tel est pris qui croyait prendre ! », s'était exclamé sans aménité cet arbitre des élégances. Dans le même élan, l'indélicat pointait aussi la stérilité d'une série récente qu'il avait eu loisir d'étudier par la grâce de quelque indiscretion, car le photographe abandonnait parfois ses œuvres chez des amis chers. « À l'intérieur, un écho, redoublant ce qui n'est déjà plus qu'une doublure, se donne à voir. Le truc de la photo dans la photo, le gouffre habituel. Doublons la mise, il en sortira bien quelque chose. Répétition ? Duplicata ? Une image s'ennuie et crée son propre compagnon. »

Fuyant l'exposition, mais atteint dans ses convictions les plus intimes, le photographe finit par s'ouvrir à moi dans l'égarement d'un désarroi sincère. J'étais à l'époque versé dans les arcanes de l'âme humaine – je parvenais du moins à m'en convaincre – et lui prodiguais sans hésiter les conseils hardis qui me semblaient convenir à un caractère bien trempé mais fragilisé par les circonstances. Bien qu'il n'eût aucune raison de se sentir interpellé par des individus importuns dont les avis n'auraient jamais dû troubler ne serait-ce que la périphérie de son champ de vision, la meilleure stratégie, d'abord vis-à-vis de soi, consistait à ne pas reculer. Il fallait même adopter avec détermination une démarche qui n'en était jusqu'à aujourd'hui pas une. D'autant plus convaincu par le courage prescrit qu'il ne s'appliquait pas à ma personne, je lui conseillai

donc de s'atteler sans plus attendre à la réalisation de son autoportrait, activité qui lui permettrait de prendre son destin en main sans plus subir les irrptions inopinées de sa psyché, prenant les formes d'une balbutiante régression. Mes paroles eurent un effet immédiat sur sa personne. Son dos légèrement voûté se redressa, ses yeux ternis reprirent un éclat mordant. Il me promit aussitôt que mon exhortation ne resterait pas lettre morte et, pressé de quitter le club où nous avions coutume de nous croiser, il semblait déjà échafauder de nouvelles perspectives alors que son pas claquant le conduisait sur le boulevard. Empli de cette félicité que procurent les faux-semblants de l'altruisme, je m'absorbai dans la joie d'avoir aidé mon prochain, sans voir, au moment de mon départ, le miroir qui faisait face à mon interlocuteur tandis que nous devinions. Avant de quitter la tablette veinée de marbre sur laquelle reposaient encore nos verres aux luisances mal dissipées, je fermai brièvement les yeux pour mieux fixer notre échange dans ma mémoire tout en cherchant dans l'atmosphère chargée de havane quelque trace de son parfum discret et métallique. À la suite de cette soirée, plus personne n'entendit jamais plus – et moi moins que quiconque – parler de ce maître en agencements visuels très privés. Le portier confirma la détermination de sa démarche lorsqu'il quitta le seuil du lieu. La foule, pressante cette nuit-là, l'engloutit pour toujours, sans que soit éclaircie la nature de sa disparition – naufrage ou traversée des apparences. Des galeristes, le plus souvent à la réputation déclinante, retrouvent parfois, dans leur réserve ou sous un décombres de papiers déjà anciens, une image qui porte sa griffe et parviennent à la vendre un bon prix.



Dans le jardin, il flottait une odeur de jasmin

texte Dominique Brand

image Miriam Kerchenbaum

C'est un dur métier que l'exil, bien dur.
Nazim Hikmet

Il n'était pas rentré, ce soir-là, à la maison.

Il était en visite, au bord de la mer, dans la résidence secondaire d'un ancien petit copain de quartier, quand le bombardement avait commencé. La famille de son ami, qui l'hébergeait cette fin de semaine, avait été prise de panique. Aux premières salves, les murs avaient tremblé et le père avait voulu regagner leur maison en ville. Il avait décidé de confier leur jeune hôte à un voisin qui devait redescendre vers le sud en direction du village. Il devait le ramener à sa famille.

L'affolement et l'angoisse étant de piètres conseillers, le voisin avait préféré rejoindre très vite ses proches et, au premier croisement, il avait donné la direction à suivre à son petit passager avant de bifurquer dans une autre direction. Il lui avait dit, sur un ton rassurant, qu'en marchant d'un bon pas, il était à un peu plus d'une heure de chez lui.

Mais il avait marché plusieurs heures dans la nuit avant d'arriver, au petit matin, à son patelin. Le bombardement avait cessé dès qu'il s'était mis en route. Il avait parcouru la campagne dans le noir, la peur au ventre à l'idée que les avions reprennent leurs vols au-dessus de sa tête. Toujours prêt à s'aplatir, il avait avancé courbé, son menton entre les genoux.

Arrivé à ce qui devait être encore, il y avait quelques heures, le bled, il avait compris qu'il ne rentrerait plus jamais chez lui. Il n'y avait plus de chez lui. Tout était détruit. Tout n'était que gravats et désolation. Ni rues, ni cours, ni jardins, ni voitures. Aucune épicerie, aucun mur, aucune maison. Il ne restait rien. Il ne reconnaissait rien. Il ne retrouvait rien. Rien. Rien. Rien.

Pourtant il essayait de se convaincre qu'il marchait néanmoins dans sa rue, que l'espace vide qu'il longeait pouvait être sa cour d'école. Alors, probablement, cinq cents mètres plus loin, ce devait être le logis de ses parents. Mais il n'y avait plus de maison, plus de parents. Aucune vie, aucun bruit.

Pourtant quelques jours auparavant, il jouait encore au ballon avec ses copains du quartier. Eux aussi avaient disparu. Toujours le silence. Très lourd silence. Avaient-ils pu fuir? Ses parents étaient-ils en vie? Ne l'auraient-ils pas attendu? Seraient-ils ensevelis là-dessous? Auraient-ils une chance de le retrouver, lui qui ne savait plus où aller? Il avait osé un appel, ou plutôt un hurlement! Mais le silence l'avait étouffé. Comme une chape. Il n'avait plus osé crier. Juste bouche bée, le cri dans la gorge.

Tout s'était effondré. Tout était vide et sans vie. Tous devaient être emmurés dans leur dernière demeure et, quelques-uns peut-être, loin d'ici.

Il avait fallu repartir. Mais, avant, il avait fait des dizaines de fois le tour du village, des ruines restantes plus exactement. Sans plus rien y trouver, que le néant. Un point minuscule avait été rayé des cartes. Sans intérêt. Qui connaissait encore ses parents ou l'épicier du coin de la rue? Pour combien de temps? Corps et âmes, disparus, et les murs aussi. PFUIIIII!

Alors il avait repris la route. Au loin, en direction de la mer, des silhouettes se découpaient à l'horizon qu'il imaginait être des hommes. Il les avait rejoints, ne sachant quelle direction il lui fallait prendre. Son

patelin détruit, la villa de vacances de son copain bombardée. La seule ville, qu'il connaissait à peine, lui paraissait si lointaine. Il n'y avait été qu'une ou deux fois, en famille, avec le bus, et le voyage lui avait paru durer une éternité. Il y renonçait.

Il s'était retrouvé au milieu d'un groupe d'hommes de tous âges. Mais tous étaient bien assez vieux à ses yeux pour avoir fini l'école. Aucun ne s'était présenté, comme si d'être sans abri, sans papier, devait vous priver à tout jamais de votre identité. Un homme d'une cinquantaine d'années, pensait-il, lui avait saisi la main et l'avait gardée.

L'homme, le cheveu grisonnant, le teint hâlé, les mains calleuses, sillonnées de grosses veines, des habits troués et déchirés, ne lui avait que peu parlé. Il lui avait juste dit :

– Je te protégerai !

Cette simple parole lui avait redonné un peu confiance et il les avait suivis. Un soir, il avait tenté de dire qu'il pourrait essayer de retrouver un oncle, un cousin dans un village très à l'est. L'homme lui avait répondu que, à pied, ce serait un bien long voyage et qu'il ne serait pas en sécurité, que, probablement, cette région était tombée en mains rebelles, qu'il ne retrouverait peut-être personne et qu'il valait mieux fuir. S'en était suivi de nombreuses, très nombreuses heures de marche. Sur tout la nuit. Moins le jour. Eviter le soleil? Les bombardements? Ne pas être remarqué par une armée? Il ne savait pas.

Il les suivait toujours, un peu comme un somnambule. Ils avaient tant parcouru de chemins qu'il ne savait plus où il se trouvait. Avait-il franchi une frontière? Était-il encore au pays? Il ne posait plus de questions.

Quand les hommes discutaient entre eux, il pouvait facilement comprendre qu'aucun n'était vraiment sûr de la route à poursuivre. Ils hésitaient. Suivre la côte? Se replier dans les terres? Passer une frontière? Tenter l'aventure à travers mer pour gagner l'Europe? Il les écoutait. Il était au milieu d'entre eux, tout jeune, totalement invisible. Il ne savait rien, lui, personne ne lui avait parlé du pays voisin, pas plus que de l'Europe. Il avançait à la suite de cette main qui lui avait été tendue!

Parfois lui revenait le souvenir de sa grand-mère, morte l'année dernière. Il l'avait promenée jusqu'au dernier souffle. Paralysée des deux jambes, elle vivait dans un fauteuil roulant. Il l'avait toujours connue ainsi. Puis, un jour, ce fut au tour de la tête de s'absenter, de ne plus répondre. Tout en la promenant quotidiennement, il avait continué de lui parler, comme s'il pouvait encore la maintenir en veille ou la réveiller. Elle avait répondu de moins en moins jusqu'à ne plus piper mot. Elle avait le regard vide et fixe, comme si elle cherchait à lire dans les lignes de l'horizon. Elle s'agrippait à une couverture en grosse laine à carreaux de couleurs vives. Se racontait-elle des histoires du passé? Avait-elle du plaisir à être baladée? Devait-il continuer à lui parler pour stimuler son esprit, sa parole?

Personne ne la saluait plus. Soit tous la connaissaient et savaient qu'elle ne les reconnaissait pas, soit trop jeunes, ils ne l'avaient jamais fréquentée et ne savaient rien d'elle. Aussi jamais n'avait-il à stopper le fauteuil pour laisser grand-mère faire causette avec les gens du village. La balade était devenue invariable, trente-cinq minutes, pas une de

plus. Toujours le même tour! Elle ne le reconnaissait pas. Aucune réaction, si ce n'est que parfois, au passage d'une personne du bled, les doigts se crispaient, tirant sur la couverture en direction de son menton, comme pour se protéger, se cacher. De qui, de quoi, il n'en avait aucune idée! Sa grand-mère était devenue un coffre-fort inviolable.

Ne parlant plus, elle ne partageait plus ses souvenirs. Il avait appris de ses parents qu'elle avait totalement perdu la mémoire, que tout s'était effacé, que sa tête s'était emmurée et que plus rien ne filtrait si ce n'est les rayons du soleil.

Il se sentait un peu comme sa grand-mère. Il marchait sans rien partager. Ces hommes lui étaient de parfaits inconnus. Ses souvenirs à lui étaient enfouis sous des décombres. Il ne pourrait les partager avec personne. C'était comme si brusquement la maladie de sa grand-mère s'était révélée à lui. Aussi seul, aussi perdu, aussi démuni et livré aux autres.

Ils avançaient dans la nuit, toujours en petits groupes, les uns derrière les autres. Il était poussé, parfois tiré. Il faisait des plus petits pas que les autres et, dans l'effort quotidien et nocturne, son esprit vagabondait et revenait toujours au village, sa seule valise. Ses pensées le ramenaient à sa grand-mère. Reconnait-elle la maison? Savait-elle qu'ils parcouraient ensemble les rues de leurs enfances? Sentait-elle l'odeur du jasmin qui avait dû bercer son enfance et qui flottait autour d'eux pendant qu'ils se promenaient tous les deux? Percevait-elle cette lumière doucement verte qui les entourait?

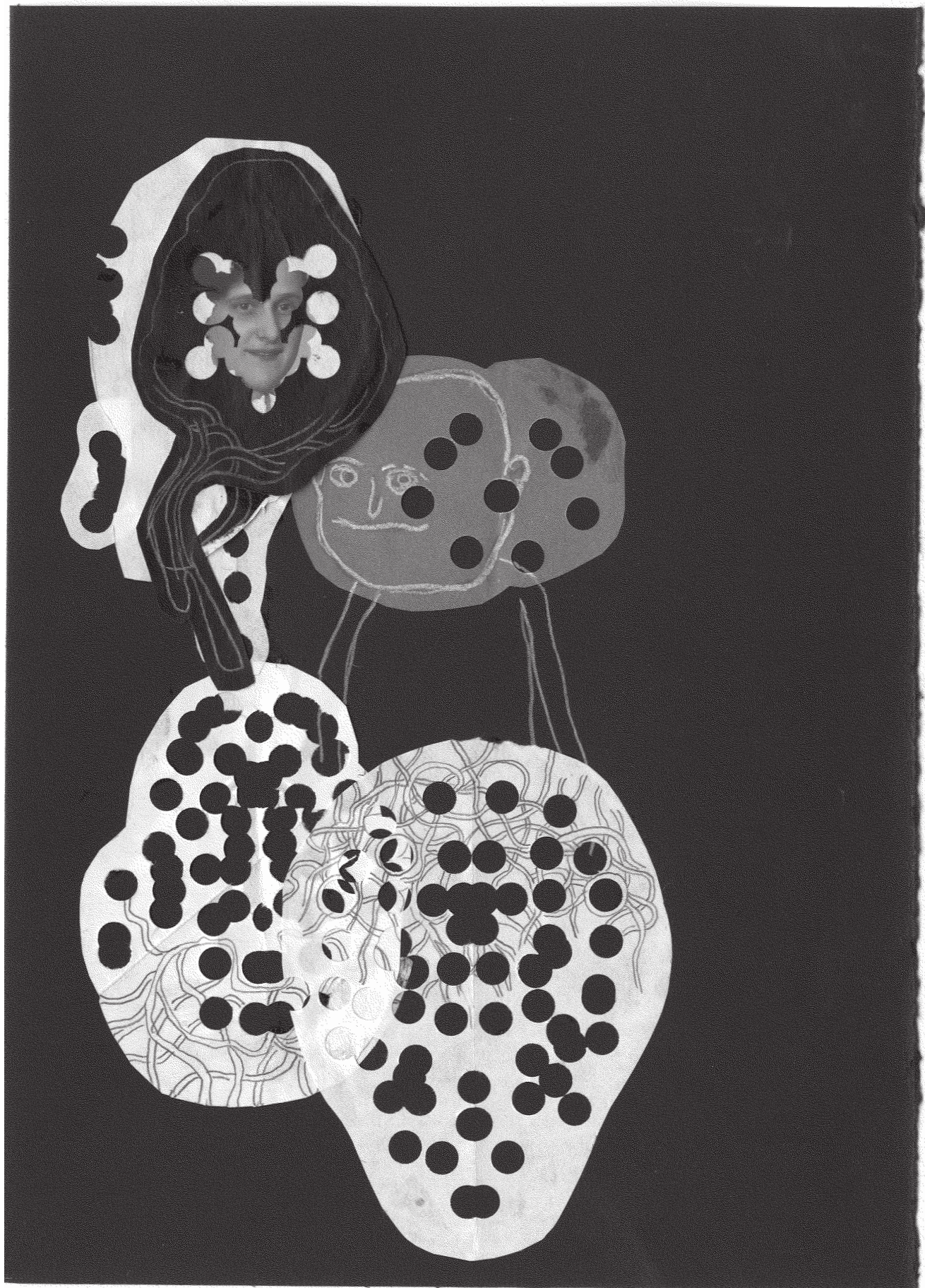
En se posant toutes ces questions, les ressassant, il cherchait à se convaincre qu'il devait les graver, comme quand il grattait une pierre plate au moyen d'une plus tranchante, pour laisser des messages codés à des copains du bled pour indiquer un lieu ou une place de jeu. Ne jamais oublier ce qui n'existerait peut-être plus. Un jour, il retrouverait ses parents ou des gens du village, alors il pourrait partager sa valise.

Puis, un jour, il était monté dans une embarcation avec son protecteur et quelques hommes du groupe. Il avait regardé les flots bleus, bercé par une légère houle. Une longue attente avant de reprendre la marche, d'interminables journées de marche dans des paysages inconnus, étranges, si différents de ce qu'il avait connu. Des gares, des bus, des trains, des barrages. Des hommes, des femmes, d'autres enfants. Des patelins, des banlieues, des campagnes. Au loin, des villes. Tout ça devenait comme une deuxième valise qui ne cessait de se remplir, de l'envahir.

Ils avaient compté les jours, les nuits, les semaines, les mois, deux ans déjà, lui avait rappelé l'homme aux cheveux grisonnants avant de lui lâcher la main devant les grilles d'un camp de la grande ville.

Toi, tu vas avec les enfants, ils vont nous séparer. Tu es libre maintenant. Tu es en Allemagne.

Il regardait autour de lui. Il y avait de l'herbe verte, des jardins, aucune odeur de jasmin, et de jolies petites maisons derrière les grilles, en face, de l'autre côté de la rue. Il ignorait tout de l'endroit où il se trouvait. En A-L-L-E-M-A-G-N-E? Cela ne lui disait rien. On lui disait qu'il était libre. Cela non plus, il ne le comprenait pas.



texte Jasmine Behnam

image Haydé

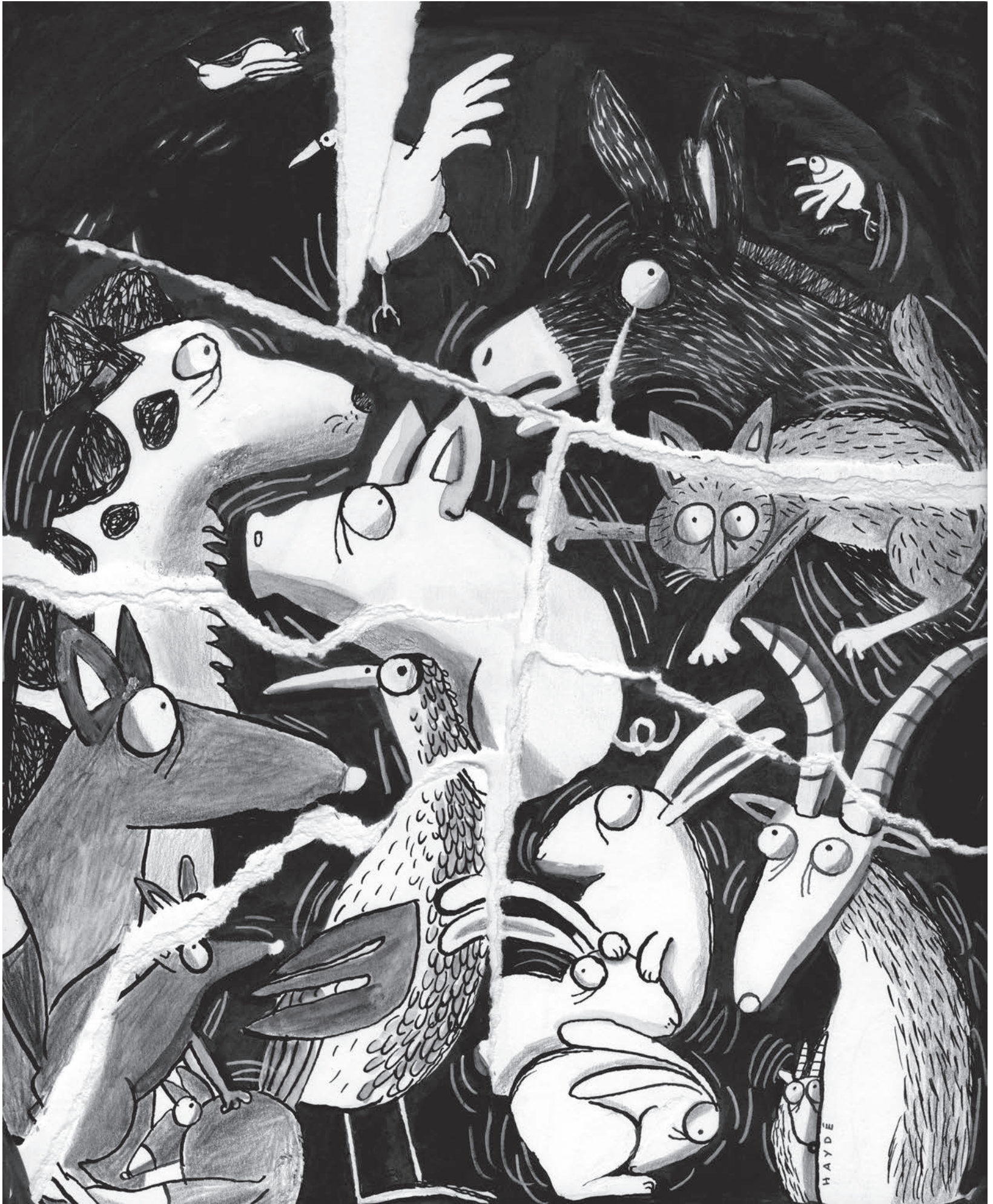
Feux d'artifice

Saviez-vous que les feux d'artifice, en plus d'émettre un son assourdissant, polluent cinq fois plus que le smog ? Certes, le spectacle qu'ils offrent est captivant, mais en vaut-il vraiment la peine ?

Pour mieux comprendre le problème, il faut d'abord oublier notre fierté d'être humain ; prenons l'exemple d'un chien. Imaginez-vous un 31 décembre. Un vaste tapis blanc recouvre le sol, il est agréable de rester dedans et de s'allonger devant la cheminée, bien au chaud. Les invités arrivent, c'est la fête. Le chien se sent bien, entouré de son maître et de personnes bienveillantes. Puis vient le moment où tout le monde se précipite dehors et regarde le ciel. Sceptique, le petit chien ne comprend pas ce qui est en train de se passer, jusqu'à ce qu'il entende un bruit assourdissant dont il ne connaît ni la source, ni la raison ni, surtout, s'il représente un danger ou non. Dehors, son maître se bouche les oreilles car il faut rappeler qu'un feu d'artifice émet un son qui atteint les cent soixante décibels, ce qui est supérieur au bruit d'un avion qui décolle. Il est connu que le chien est doté d'une ouïe nettement plus développée que l'être humain ; on ne peut dès lors qu'imaginer l'ampleur d'une telle explosion dans ses oreilles. Par ailleurs, les animaux possèdent un sixième sens leur permettant de ressentir qu'une catastrophe naturelle approche, et de s'enfuir. Or, ici, rien de naturel et donc aucun moyen de s'y préparer. Le chien commence à paniquer et aboyer, mais personne ne l'entend. Les explosions continuent et la peur grandit. Il part donc se réfugier sous une table, le cœur battant. Certains de ses congénères se trouvant à l'extérieur n'auront pas cette chance, et finiront probablement sous une voiture, car, pris de panique, ils auront couru pour fuir le danger, se retrouvant sur une route. Cela n'est bien sûr pas uniquement valable pour les chiens, mais pour tous les animaux ; un chat, les animaux de la ferme... tous sont dans le même cas, sauf qu'ils n'ont pas tous la chance de notre chien, dont le maître, une fois les « festivités » terminées, rentre à la maison et lui donne une friandise. Tout semble revenir à la normale. Or, ce n'est pas le cas.

Partons désormais à Sydney, à l'autre bout de la Terre. Là-bas, l'été bat son plein. Il n'y a pas de neige, mais une magnifique baie surplombée par le célèbre Harbour Bridge. Les oiseaux marins dorment paisiblement sur l'eau, quand soudain les premiers feux d'artifice illuminent le ciel. C'est la panique. Nombre d'entre eux vont être blessés ou même mourir, mais il faut surtout mentionner les dégâts que va subir l'eau. En effet, même si les feux d'artifice semblent défier les lois de la gravité, leurs débris, eux, y obéissent parfaitement, et ne sont pas toujours biodégradables. Les nouveaux artificiers s'en défendent sûrement, affirmant que, désormais, les éléments qui n'explorent pas respectent l'environnement. Cependant, s'ils peuvent limiter les dégâts causés au sol, ils ne peuvent rien contre ceux qui touchent l'air, car c'est l'essence même des feux d'artifice qui pose problème. Il suffit de regarder les statistiques : le pic de pollution atmosphérique du 1^{er} janvier est le pire de l'année, et les 10'000 tonnes de feux d'artifice utilisées en une année par un riche pays européen représentent pas moins de 2300 tonnes de CO₂ larguées dans l'atmosphère. Et tout ça pour jeter un peu de poudre aux yeux des humains et flatter leur ego. Ce n'est pas pour rien que les grandes villes sont souvent celles qui organisent les plus beaux feux d'artifice : leur prix est affolant. Chaque bombe coûte en effet entre deux cents et deux mille euros. Imaginez donc le prix des 10'000 tonnes mentionnées plus haut... !

Si l'on met les choses en perspective, on en arrive à la conclusion que ces quinze minutes de « divertissement » coûtent des millions, provoquent la mort de milliers d'animaux et polluent la Terre en dégageant des substances toxiques et non biodégradables. Tout ça pour répondre aux prétentions des humains qui y attachent un symbole festif. Cela nous amène à nous poser la question : n'y a-t-il pas un moyen moins égoïste de se divertir et de célébrer notre présence sur cette Terre ? !



Lettre au pays

texte Marius Daniel Popescu

image Marie-José Imsand

Mesdames, Messieurs,

La politique roumaine que vous avez adoptée et que vous maintenez depuis vingt-cinq ans nous a apporté plus de douleurs que de bonheurs : les statistiques présentent la Roumanie comme un pays pauvre, son développement très faible et l'entretien presque inexistant du réseau des routes reflètent un triste état des lieux et des mentalités de chez nous.

Quel chemin peut prendre un citoyen roumain dans son pays, quand la majorité de ces routes, des chemins à suivre sont dépourvus de sens, de logique, de relations avec les autres secteurs de la société comme l'éducation, la santé, le marché du travail dans l'industrie et l'agriculture ?

Aucun parti du pays n'a eu et n'a la compétence de créer un programme de développement, pour l'assumer, pour le respecter et le mener à bien : héritières de la débandade de la dictature communiste, imprégnées par la langue de bois et sans grandes capacités intellectuelles, toutes les personnes qui se sont engagées dans la politique ont démontré leur incapacité à percevoir les réalités et ont inventé un système politique et social suicidaire.

Vous avez commencé avec un grand mensonge. Le Front du Salut National, créé à la chute du régime de la dictature, a sauvé surtout les élites communistes et leurs subalternes, qui ont possédé, possèdent et vont encore posséder les divers pouvoirs de la société ; l'ouverture de nos frontières, nous la devons aux pays de l'Ouest et non pas à la fausse Révolution ; l'intégration dans la Communauté Européenne et dans l'OTAN a pu se faire surtout parce que les pays de l'Ouest nous ont voulu avec eux.

De plus en plus de Roumains quittent le pays, à la recherche d'un meilleur chemin. Des étudiants et des ouvriers de toutes les branches partent, des milliers de Roumaines se prostituent en Europe, un grand nombre de nos ingénieurs travaillent en Allemagne, en France, en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique ; nous avons des Roumains qui quittent le pays pour voler, pour cambrioler des maisons et des appartements ou pour mendier ; des centaines de milliers de familles se désintègrent, des enfants restent sans parents, des parents restent sans enfants ; nos politiciens continuent à entretenir la corruption et leur solidarité clanique, nous avons le Festival George Enescu et les Trains à Grande Vitesse contournent le territoire national.

Malgré les terribles réalités de la vie quotidienne, la propagande officielle d'Etat veut absolument afficher une bonne image de la Roumanie : tout est bien et tout est beau dans le pays de Dracula. Souvent, les Roumains de la diaspora sont accusés « de ne pas aimer leur pays ». Les millions d'électeurs qui vivent à l'étranger ont d'immenses problèmes pour pouvoir voter et vous faites semblant de l'ignorer ; vous continuez la surveillance et la manipulation des citoyens qui ont élu domicile dans d'autres pays. Nouvellement, vous désirez le retour au pays des Roumains de la diaspora, vous promettez des opportunités illusoires sur les chemins qui existent seulement sur le papier. Vous faites appel à une solidarité roumaine, de sang, de langue et d'affaires.

Vous savez très bien que peu de Roumains de la diaspora retourneront au pays, vous êtes conscients que le flux migratoire continuera, qu'il s'intensifiera dans le sens de la recherche de meilleurs chemins, ailleurs : les problèmes de la Roumanie et des Roumains ne sont pas à l'étranger, mais dans le pays. Notre société est malade à cause de votre incapacité de vous débarrasser de vos mentalités claniques et de votre désir d'enrichissement personnel à tout prix ; vous avez créé des lois de toute sorte qui sont bafouées en permanence ; dans notre pays nous savons tout sur tout et cela ne sert à rien.

Mesdames, Messieurs, vous ne faites pas de la politique pour développer la société roumaine, vous êtes les représentants d'une pseudo-autorité, vous ne savez pas ce que cela veut dire une vraie bonne gouvernance, vous êtes incapables d'observer comment fonctionnent les sociétés voisines qui sont beaucoup plus performantes que la nôtre, à plusieurs points de vue. Votre unique performance, c'est le fait que vous nous mentez, vous nous jonglez, vous nous volez et vous nous détestez.

Malgré le fait que je sois convaincu que vous-mêmes et vos héritiers allez continuer sur la mauvaise voie que vous avez empruntée jusqu'à maintenant, je reste optimiste en pensant à la Roumanie et à la diaspora roumaine : les nouvelles générations prennent conscience bien plus vite de l'existence de votre fausse autorité, ces générations cherchent et trouvent rapidement, tant au niveau individuel que collectif, des nouveaux chemins pour la vie, ces nouvelles générations vont créer des représentants que vous ne pourrez plus acheter, manipuler ou contraindre par le chantage.

Les Roumains de partout, inclusivement ceux du pays, ne sont pas vos esclaves, les Roumains ne souhaitent plus votre politique mystique : beaucoup d'entre eux, qui vous ont élus et qui vous élisent, vous détestent.

L'équilibre qui existe entre les faux rôles que vous jouez et les citoyens roumains est très fragile ; vous avez peur de plus en plus de devoir rendre des comptes, au tribunal, dans la rue, dans l'avion ou chez le coiffeur, vous êtes, toutes et tous, depuis longtemps, pris la main dans le sac.

« Chaque oiseau périt par sa langue ! », dit le proverbe ; votre « système de valeurs » va périr par sa langue.

Ce n'est pas vous qui représentez la Roumanie, mais chaque Roumain qui aspire à une vie meilleure, honnête, dans le pays ou ailleurs ; vous représentez un type de comportement sans morale, sans scrupules, sale, puant et moribond.

Dans mon travail littéraire, je m'inspire souvent de vos « grandioses réalisations » : vous avez falsifié et vous continuez à falsifier l'histoire de la Roumanie, la diaspora a été et reste pour vous une vache que vous méprisez mais que vous continuez à spolier ; vous avez porté l'économie roumaine aux sommets du désespoir, vous attendez un miracle économique avec la construction de « la Cathédrale de la Nation » ; vous avez réussi, heureusement, à ouvrir les yeux des Roumains vers l'Ouest et non pas vers la Russie (combien partent vers Moscou, pour trouver une vie meilleure ? !) ; vous êtes dépendantes et dépendants de vos structures mentales

personnelles, qui sont dignes d'une féodalité post-moderne, vous êtes « les artistes » de la déchéance du pays.

Je connais mieux que vous les Roumains et la Roumanie, et je ne crois pas que nous ayons mérité ou que nous méritions « vos précieux services » ; j'observe comment vous vous comportez quand des gens du pays perdent leur vie à cause de la misère que vous avez instaurée, je sais que vous manquez de courage pour sortir dans la rue sans gardes du corps et sans les journalistes qui vous sont dévoués, vous ne savez pas parler des problèmes que les Roumains rencontrent dans leur quotidien.

J'attends, comme beaucoup d'autres, de voir comment vous allez vous comporter quand commenceront à tomber les bâtiments en béton construits par la dictature, ces blocs dans lesquels s'entasse une bonne partie de la population, vous allez vous confronter à des millions de sans-abri que vous logerez dans des tentes données par la Chine, vous irez vous plaindre auprès des autres pays européens que vous avez « trop de réfugiés ».

Votre « vision » de la politique, de la société, de la démocratie, du monde et de la vie, en général, est réduite « à la liste de commissions » et au toupet personnel : vous n'avez pas la capacité de comprendre qu'un pays, un système, une commune, une entreprise, un village doit fonctionner comme un moteur bien mis au point, comme un corps sain.

Je vous écris en sachant que vous vous fichez de mon avis, je sais que vous ne portez pas d'intérêt aux opinions de « vos électeurs », je ne peux pas dire que je vous aime ou que je vous respecte ; je vous analyse et je vous combats, au nom de ma liberté d'être humain, et de Roumain.

Oui, bien sûr, la variante d'une « meilleure vie » dans le pays existe, mais cette possibilité est irréaliste avec des chefs comme vous : vous ignorez le bien et le mal que ressentent vos concitoyens.

De plus en plus de Roumains vous quitteront, on comptera davantage de citoyens en dehors du pays ; vous essayerez de survivre encore quelques décennies. Vous représentez « une espèce rare de Roumains », vous êtes coupés de la réalité autant qu'une corneille est inconsciente de l'existence du tunnel sous-marin qui relie la France à l'Angleterre.

Que je le veuille ou non, « vous êtes des nôtres », et à cause de vous nous sommes devenus la risée de tout l'Occident, vous êtes les vrais responsables de l'image désastreuse de la Roumanie.

Mesdames, Messieurs, je vous remercie pour le « soin » que vous nous portez, à moi et à mes compatriotes, je vous assure que je vais continuer à me débrouiller tout seul. Je comprends les « sacrifices » que vous faites pour « nous sortir dans le vaste monde », je vous assure que le monde est vaste et plein de chemins sans parvenus, analphabètes, paranoïaques, corrompus, arrogants, comme vous. Le monde sans vos trous.



D'un escargottexte **François Debluë**image **Armand Desarzens**

Il a le temps lui
et ne se laisse pas bousculer

Il arpente la terre
y trace sa propre trace
– la savoure tranquillement

Puis il s'aventure
du côté d'une tige ou d'une feuille
– du côté d'une branche allongée et couverte de mousse
dont il fera sa couche et ses délices.

IL N'EST PAS ENCORE EN VUE ET NE SE LÈVE PAS BOUTEUX

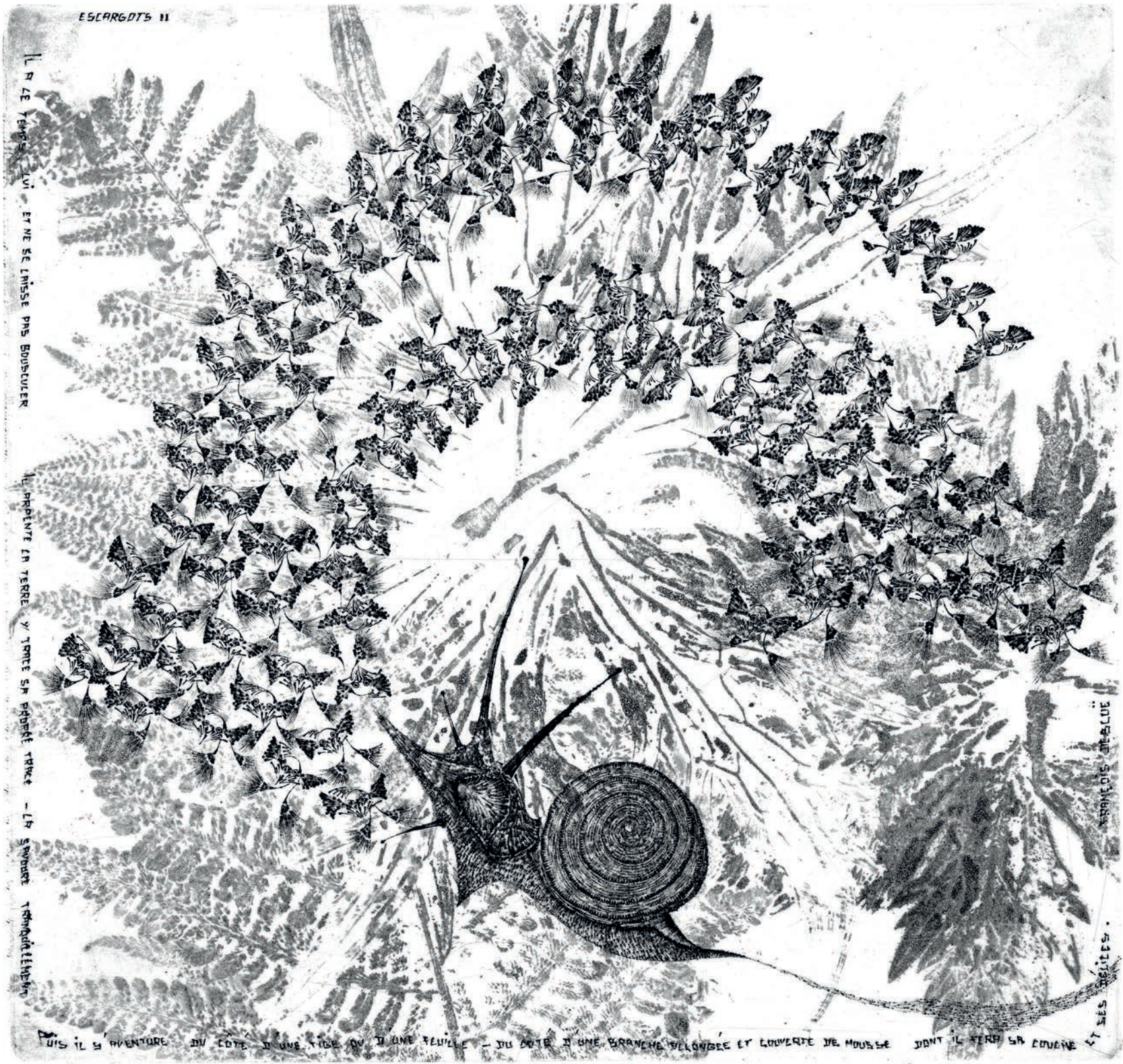
IL PREPARE EN TERRE V' TOUTE SA PÉRIODE TRISTE - LE S'AVANCE TOUT EN L'AVANT

IL S'AVANCE DU CÔTÉ D'UNE TIGE OU D'UNE FEUILLE - DU CÔTÉ D'UNE BRANCHE DÉCOUVERTE ET COUVERTE DE MOUSSE DONT IL FERA SA COUVERTE

LES ESCAROTS

E.P.

AC. Deshayes



UNE FEUILLE DE PERSIL SERA TOUJOURS PLUS LÉGÈRE SI ELLE EST PORTÉE À DEUX

Le Persil journal, numéros 106-107-108, automne 2015

Réalisation: Vincent Yersin, Dominique Brand & Marius Daniel Popescu

Mise en page: Daniel Vuataz

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 1879
Email: mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal le persil
Président: Daniel Rothenbühler
Vice-président: Dominique Brand
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
Email: lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien

de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. Tirage: 1500 exemplaires